

JOURNAL

DES

DEMOISELLES



SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE



PARIS

14, RUE DROUOT, 14

1901



TABLE

DU SOIXANTE-NEUVIÈME VOLUME

INSTRUCTION		Pages			Pages
<i>Les Jeunes Filles sous Louis XIV : Le Mariage</i> , par Ch. Foley..... 1, 21 et			101	<i>Hania</i> , par Sienkiewicz..... 186	
<i>Causerie sur la Broderie</i> , par Edmée Nodd..... 41			41	<i>Tentation mortelle</i> , par Mary Floran..... 186	
<i>Heureuse quand même</i> , par Th. Bentzon... 61 et			81	<i>Le Lieutenant Caniche</i> , par Arthur Dourliac..... 186	
<i>Croyances, usages et légendes</i> , par Fulbert-Dumontail..... 121 et			321	<i>Les Fromentier</i> , par Champol..... 186	
<i>Ames héroïques : Les Drames du vicomte Henri de Bornier</i> , par A. Chevalier..... 141 et			161	<i>La Croix lumineuse</i> , par J. de Coulomb..... 186	
<i>Le Chevalier Inigo</i> , par C. de Lamiraudie. 181 et			201	<i>Les Sabots de la reine Anne</i> , par M. d'Assenay... 186	
<i>Au Pays limousin (souvenirs et légendes)</i> , par Jacques de la Faye..... 221, 241 et			261	<i>Le Mariage de Monique</i> , par M. Maryan..... 186	
<i>Si j'étais Reine !</i> par Pierre de Gamond... 281 et			301	<i>Le Roi des Neiges</i> , par Ch. Foley..... 186	
<i>Les Femmes d'esprit au XVIII^e siècle</i> , par Ch. Rozan..... 341 et			361	<i>Angélique Arnaud</i> , par M. R. Montlaur..... 266	
<i>Mariage de Roi (étude historique)</i> , par Jeanne de Coulomb..... 381 et			401	<i>Les Précurseurs du Féminisme</i> , par L. Chabaud... 266	
<i>Italie : Une Journée à Viterbe</i> , par A. Chevalier. 421, 441 et			461	<i>Madame Louis Bonaparte</i> , par C. d'Arjuzon..... 266	
BIBLIOGRAPHIE				<i>Grands écrivains d'outre-Manche</i> , par Mary Darmsteter..... 266	
par A. Chevalier				<i>Ma Conscience en robe rose</i> , par Guy Chantepleure..... 266	
<i>Un Siècle de l'Église de France</i> , par Mgr Baudard..... 5			5	<i>Le Cœur de Louise</i> , par H. Gréville..... 266	
<i>Un Siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900</i> 5			5	<i>Les Colonnes infernales</i> , par Ch. Foley..... 266	
<i>La Jeunesse du Pérugin</i> , par l'abbé Broussoles... 5			5	<i>Le Maître du Moulin blanc</i> , par Mat. Alanic..... 266	
<i>Le Général de Ladmirault</i> , par J. de la Faye..... 5			5	<i>Le Guide de l'Empereur</i> , par R. Bazin..... 266	
<i>L'Exposition de Paris en 1900</i> 5			5	<i>L'Épopée de César</i> , par H. Guerlin..... 266	
<i>L'Exposition du siècle</i> , par M. Quantin..... 5			5	<i>Le Filon de Gérard</i> , par A. Laurie..... 266	
<i>L'Idée de Ghislaine</i> , par B. Neullies..... 5			5	<i>Les Contes et Légendes</i> , par Anna Morand..... 266	
<i>La Mionette</i> , par E. Muller..... 5			5	<i>Le Cœur vaillant</i> , par l'abbé Lenfant..... 266	
<i>Morceaux choisis : Théâtre, prose, poésie</i> , par Victor Hugo..... 5			5	<i>Questions américaines</i> , par Th. Bentzon..... 346	
<i>Filles de France</i> , par A. Malhinger..... 5			5	<i>La Femme de demain</i> , par E. Lamy..... 346	
<i>Le Musicien aveugle</i> , par Korolenko..... 5			5	<i>Le Marquis de la Rouarie</i> , par G. Lenôtre..... 346	
<i>Les Veillées bretonnes</i> , par E. Huart..... 6			6	<i>Les Lettres d'une mère</i> , par B. de Marolles..... 346	
<i>Histoires bretonnes</i> , par M ^{me} de Courville..... 6			6	<i>Gouverneur de princes</i> , par M. de Chabreuil..... 346	
<i>La Filleule de Duguesclin</i> , par P. Maël..... 6			6	<i>Nouvelles variées</i> , par Sienkiewicz..... 346	
<i>Cadette de Gascogne</i> , par Champol..... 6			6	<i>Les Illusions perdues</i> , par A. Theuriot..... 346	
<i>Le Château de la Vieillesse</i> , par Guy Chantepleure..... 6			6	<i>Trio d'amour</i> , par A. Cambry..... 346	
<i>Le Maudit</i> , par G. Beaume..... 6			6	<i>Le Village aérien</i> , par J. Verne..... 346	
<i>Mon Ami l'Oiseau bleu</i> , par Guy Chantepleure... 6			6	<i>La Femme du docteur Austin</i> , par B. de Buxy... 346	
<i>A l'assaut de l'Afrique</i> , par P. Bory..... 6			6	<i>Le Roman d'un voleur</i> , par Jean Thiéry..... 346	
<i>Les Maréchaux de Napoléon</i> , par G. Beauregard. 6			6	<i>Il faut le croire</i> , par Miriam..... 346	
<i>A travers l'histoire naturelle</i> , par M. Coupin..... 6			6	<i>Pauvre Job</i> , par M. du Campfranc..... 346	
<i>Les Libres Burghers</i> , par Saint-Yves..... 6			6	<i>M^{lle} High-life</i> , par Dan. d'Arthez..... 346	
<i>Les Héros boërs</i> , par P. Combes..... 6			6	<i>L'Oncle Beauregard</i> , par A. Noël..... 346	
<i>Seconde patrie</i> , par J. Verne..... 6			6	<i>L'Evangile du cœur de Jésus</i> , par l'abbé Bolo... 346	
<i>Le Tour du monde d'un bachelier</i> , par A. Laurie. 6			6	<i>Les Sœurs aveugles</i> , par M. de la Sizeranne..... 426	
<i>L'Héritage de Jean</i> , par P. Perrault..... 6			6	<i>Les Vies closes</i> , par G. Maze Sancier..... 426	
<i>Les Nièces de M. Burke</i> , par M. de Beauchêne.. 6			6	<i>Mademoiselle Annette</i> , par Ed. Rod..... 426	
<i>La Bande Arlequin</i> , par Le Roy..... 6			6	<i>Les Oberlés</i> , par René Bazin..... 426	
<i>Contes de tous pays</i> , par Th. Bentzon..... 6			6	<i>Héritier</i> , par Mary Floran..... 426	
<i>Monsieur Petit Frère</i> , par M ^{me} Rieder..... 6			6	<i>Seule</i> , par H. Ardel..... 426	
<i>Nos Mignons</i> , par J. Lheureux..... 6			6	<i>Mariage civil</i> , par M. Maryan..... 426	
<i>Albums Stahl</i> 6			6	<i>Les Mariages de Toinon</i> , par H. Bister..... 426	
<i>Les Oh ! et les Ah ! de Jacques et de Jacqueline à l'Exposition</i> , par M. Leconte..... 6			6	<i>La Perle des belles-mères</i> , par R. Dombre..... 426	
<i>Maman Cabas</i> , par Trémisot..... 6			6	<i>Un Vieux Manoir</i> , par J. Borius..... 426	
<i>Quo Vadis ?</i> traduction par M ^{me} de Baulny..... 106			106	<i>La Peinture française</i> , par Paul Muntz et O. Mer-son..... 426	
<i>Vie du P. Chocarne</i> , par le P. Ollivier..... 106			106		
<i>Newman, sa vie et ses œuvres</i> , par M ^{lle} Lucie Faure..... 106			106		
<i>Boniface de Castellane</i> 106			106		
<i>Française du Rhin</i> , par Ch. de Rouvre..... 106			106		
<i>Sterile Sacrifice</i> , par A. Gladès..... 106			106		
<i>Main d'enfant</i> , par M. Aigueperse..... 106			106		
<i>Une Part de bonheur</i> , par C. de Lamiraudie..... 106			106		
<i>Rêve et réalité</i> , par M. Thiéry..... 106			106		
<i>Maman Cendrillon</i> , par Mary Floran..... 106			106		
<i>La Pupille du Doyen</i> , par M. de Beaumont..... 106			106		
<i>Sans baptême</i> , par J. de Lias..... 106			106		
<i>L'Épreuve de Minnie</i> , par M. Maryan..... 106			106		
<i>Kerdelec veut, Kerdelec doit</i> , par M. Aigueperse. 106			106		
<i>Le Féminisme de tous les temps</i> , par M. Maryan.. 106			106		
<i>La Prélature de Léon XIII</i> , par Boyer d'Agen... 186			186		
<i>La Femme selon saint Ambroise</i> , par M ^{me} H. Dacier..... 186			186		
<i>L'Art de la Vie</i> , par A. de Maulde de la Clavière. 186			186		
<i>La Faute d'autrui</i> , par H. Ardel..... 186			186		
<i>Les Fleurs d'or</i> , par Champol..... 186			186		
<i>Au coin d'une dot</i> , par L. de Tinseau..... 186			186		

	Pages
<i>Fenaison</i> , par Jean de l'Etoile.....	205
<i>Rêve de jeune fille</i> , par Henri de Bornier.....	227
<i>Silence</i> , par Jean de l'Etoile.....	245
<i>Aux étoiles</i> , par Jean Mahéo.....	265
<i>Au bal</i> , par Jules Guillebert.....	285
<i>Patrie !</i> par la marquise de Monspey, née Sinety.....	305
<i>La preuve est en nous</i> , par Jean Aicard.....	345
<i>Soir</i> , par Fernand Gregh.....	371
<i>Le Nid</i> , par Eugène Manuel.....	384
<i>Le plus noble don</i> , par François du Haussy.....	404
<i>Vieilles romances</i> , par Paul Collin.....	425
<i>Souvenir fané</i> , par Henri Allorge.....	456
<i>Noël</i> , par Marie-Marthe.....	472

REVUE MUSICALE

Par Madame Louise de Claves

<i>Phèdre</i> à l'Odéon. — Les grands concerts. — Les matinées de la Renaissance.....	37
Les matinées de la Renaissance. — La Société nationale. — <i>Fidelio</i> à l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Populaire. — La musique italienne.....	58
Verdi. — Concerts Lamoureux : <i>L'Or du Rhin</i> . — Concerts Colonne : le festival Mendelssohn. — <i>Tristan et Iseult</i> . — A l'Opéra-Comique : <i>La Fille de Tabarin</i> , par Pierné.....	97
<i>Astarté</i> à l'Opéra. — A l'Opéra-Populaire : <i>Charlotte Corday</i> . — Le <i>Requiem</i> , de Verdi. — Cérémonie à la Sorbonne. — Concerts.....	137
Reprise de <i>Mireille</i> à l'Opéra-Comique. — Mercredis de la Renaissance. — La Semaine Sainte. — Concerts spirituels. — Concerts du Vaudeville. — A la Société Nationale.....	177
A l'Opéra : <i>Le Roi de Paris</i> . — A l'Opéra-Comique : <i>L'Ouragan</i> . — Au Conservatoire. — Au Vaudeville. — A la Société Nationale : <i>Rédemption et Gallia</i> . — Concerts.....	217
A l'Opéra-Comique : <i>Falstaff</i> , Nikisch. — Concert de M. Emil Sjögren. — A l'Opéra, représentation au bénéfice de M ^{me} Marie Laurent : <i>Les Maîtres chanteurs</i> . — Au Trocadéro : Festival Hoche. — Festival Massenet-Lamartine.....	257
A l'Opéra-Comique : <i>Le Légataire universel</i> . — A Genève : <i>Festival de musique suisse</i>	297
Le Conservatoire. — Le Jubilé de Bayreuth.....	337
Concerts promis. — A Béziers : <i>Prométhée et Bacchus mystifié</i> . — Réouverture de l'Opéra-Comique. — Au Conservatoire.....	377
Pénurie de nouvelles. — Victor Maurel et Van Dyck. — Les entr'actes de l'Odéon. — Concerts du Grand Palais. — Chœurs de jeunes filles.....	417
A l'Opéra : <i>Les Barbares</i> , tragédie lyrique.....	457

CAUSERIE DE QUINZAINE

Par Edmée. 19, 59, 99, 139, 179, 219, 259, 298, 339, 379, 419 et.....	459
Par C. de Lamiraudie. 38, 78, 118, 158, 198, 238, 318, 358, 398, 438 et.....	475
Par Marie-Louise.....	278

PENSÉES ET MAXIMES

31, 84, 173, 232, 258, 317, 340, 380, 420, 431, et.....	466
---	-----

MISCELLANÉES

40, 80, 120, 160, 200, 240, 280, 320, 360, 400, 440 et.....	474
---	-----

COURRIER DE LA MODE

(pages intercalaires)	
1, 5, 9, 13, 17, 21, 25, 29, 33, 37, 41, 45, 49, 53, 57, 61, 65, 69, 73, 77, 81, 85, 89 et.....	93

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

(pages intercalaires)	
Menus pour déjeuner et dîner. — Harengs confits	

au vinaigre. — Pommes de terre duchesse. — Soufflettes flamandes au fromage. — Sauce Béchamel. — Sauce aux huîtres et aux moules. — Sauce indienne. — Entretien des meubles cirés. — Nettoyage des lampes et bidons à pétrole. — Biscuits à la féculé de pommes de terre. — Gâteau de semoule.....	4
Menus pour déjeuner et dîner. — Salsifis à la poulette. — A l'italienne. — Topinambours sauce blanche. — Compote de pommes.....	8
Menus pour déjeuner et dîner. — Œufs frits à la viennoise. — Riz en croquettes. — Œuf au fromage à la suisse.....	12
Menus pour déjeuner et dîner maigres. — Recette pour nettoyer les cadres dorés. — Pour nettoyer les galons d'argent noircis par le temps ou l'usage. — Recette des artichauts au jus. — Soufflé vanillé à la féculé.....	16
Menus pour déjeuner et dîner maigres. — Confiture d'oranges.....	20
Menus pour déjeuner et dîner. — Recettes diverses.....	32
Croquettes de riz. — Etagé. — Tête de veau en tortue.....	36
Menus pour déjeuner et dîner. — Truite au jus. — Potage aux asperges.....	40
Menus pour déjeuner et dîner. — Roncin de cerises (entremets alsacien). — Contre les taupes. — Moyen de débarrasser plate-bandes et cultures des limaces noires et grises.....	44
Menus pour déjeuner et dîner. — Veau à la sauce blanche. — Crème en mousse à la vanille. — Poisson à la crème.....	48
Menus pour déjeuner et dîner. — Sauce pour poisson froid et viandes froides. — Sauce crevettes. — Filets de soles en turban.....	52
Gâteau sec. — Préserver les armes et autres objets d'acier de la rouille. — Pour enlever les taches d'huile des parquets.....	55
Menus pour déjeuner et dîner. — Alouettes à la provençale. — Pour conserver les fleurs d'un bouquet.....	60
Menus pour déjeuner et dîner. — Menus maigres. — Menus pour déjeuner et dîner. — Gâteau ruche. — Bar au naturel. — Bœuf aux carottes. — Marmelade de framboises.....	68
Menus pour déjeuner et dîner. — Tomates au riz. — Soufflé aux crevettes.....	76
Meringues petits fours. — Marmelade de pommes à la flamande.....	84
Menus pour déjeuner et dîner. — Pommes pralinées.....	92
Sirop d'oranges.....	95

CONCOURS DE DEVINETTES

Réponses aux questions du Concours de devinettes du <i>Journal des Demoiselles</i> . (Concours de 1900). Numéro du 15 mars 1901.	
Concours de devinettes proposé aux abonnées du <i>Journal des Demoiselles</i> . (Concours de 1901). Numéro du 15 décembre 1901.	

MUSIQUE

15 JUIN. — <i>Jeannie aux blonds cheveux</i> , traduit de Moore. par Nassirac, transcription par Carissan.	
15 OCTOBRE. — <i>Il pleure dans mon cœur</i> , poésie de Verlaine, musique de J. Ardel.	

MONOLOGUES

1 ^{er} JANVIER. — <i>Un Serment</i> , par Pierre de la Bretèche.	
15 JUILLET. — <i>Mon passé</i> , par Henriette Bezançon.	
15 AOÛT. — <i>Une grande nouvelle</i> , par Pierre de la Bretèche.	

ANNEXES DIVERSES

1 ^{er} JANVIER. — Gravure de modes coloriée 5239. — Première partie du calendrier. — Premier Album de travaux. — Etoffe imprimée : Cadre à photographie. — Monologue : <i>Un serment</i> .	
15 JANVIER. — Dos et bras du fauteuil Louis XV. — Deuxième partie du calendrier.	
1 ^{er} FÉVRIER. — Gravure de modes coloriée 5241 (travestissements). — Deuxième Album de travaux. — Grande feuille de broderies pour lingerie de table, etc.	

15 FÉVRIER. — Gravure de modes coloriée 5242. — Fusain : <i>L'Hiver</i> , par Smith.	
1 ^{er} MARS. — Gravure de modes coloriée 5243. — Troisième Album de travaux. — Six cartes postales.	
15 MARS. — Broderie italienne du xv ^e siècle. — Modèle colorié pour tableau et chasuble.	
1 ^{er} AVRIL. — Grand panorama des modes de printemps (gravure noire 5246). — Quatrième Album de travaux. — Six cartes postales.	

15 AVRIL. — Gravure de modes coloriée de chapeaux 5247. — Alphabet point de marque pour nappes et serviettes. — Choix de dessins pour lingerie et robe de bébé (point de croix).

1^{er} MAI. — Panorama colorié des modes d'été 5248. — Cinquième Album de travaux. — Aquarelle : *Coucher de soleil* (Sain).

15 MAI. — Bande de tapisserie coloriée pour ameublement.

1^{er} JUIN. — Gravure de modes coloriée 5250. — Sixième Album de travaux. — Fusain : *Le Printemps* (Smith).

15 JUIN. — Une feuille de broderies. — Musique : *Jeannie aux cheveux blonds*, traduit de Moore, par Nassirac, transcription par Carissan.

1^{er} JUILLET. — Gravure de modes coloriée 5252. — Septième Album de travaux. — Etoffe imprimée : Ménagère pour les laines et soies de l'ouvrage en exécution.

15 JUILLET. — Alphabet pour drap et dessins divers au point de croix. — Monologue : *Mon passé*, par Henriette Bezançon.

1^{er} AOUT. — Gravure de modes coloriée 5255. — Huitième Album de travaux. — Modèle d'aquarelle : *Confitures et chaudron* (Bail).

15 AOUT. — Abat-jour (1^{re} partie). — Dialogue : *Une grande nouvelle*, par Pierre de la Bretèche.

1^{er} SEPTEMBRE. — Gravure de modes coloriée 5257. — Neuvième Album de travaux. — Complément de l'abat-jour.

15 SEPTEMBRE. — Grande feuille de tapisserie par signes.

1^{er} OCTOBRE. — Gravure noire 5259 : Panorama des modes d'hiver. — Dixième Album de travaux. — Première partie d'une chasuble à peindre sur étoffe.

15 OCTOBRE. — Gravure de modes coloriée 5260 : Chapeaux. — *Il pleure dans mon cœur*, poésie de Verlaine, musique de J. Ardel.

1^{er} NOVEMBRE. — Gravure coloriée : Panorama des modes d'hiver. — Onzième Album de travaux. — Feuille de travaux d'étrennes.

15 NOVEMBRE. — Tapisserie coloriée : Chaise Louis XVI.

1^{er} DÉCEMBRE. — Gravure de modes coloriée 5264. Douzième Album de travaux. — Feuille de broderie pour lingerie.

15 DÉCEMBRE. — Tapisserie coloriée : Siège d'un fauteuil Louis XV.

FEUILLES DE PATRONS ET BRODERIES

TOUS DE GRANDEUR NATURELLE

1^{er} JANVIER. — Jupe. — Corsage décolleté. — Corsage à plis. — Sortie de bal. — Empiècement.

1^{er} FEVRIER. — Suissesse. — Petit gars normand. — Tablier. — Lanterne vénitienne. — Corset. — Manche nouvelle.

1^{er} MARS. — Jaquette donnée sur trois grandeurs.

1^{er} AVRIL. — Redingote. — Jaquette. — Figaro. — Habit. — Figaro. — Jupe. — Manche nouvelle.

1^{er} MAI. — Jupe à corselet. — Figaro. — Corsage. — Chemisette. — Jupe.

1^{er} JUIN. — Chemisette, patron sur trois grandeurs.

1^{er} JUILLET. — Chemisette. — Figaro. — Matinée. — Cache-poussière. — Costume de bain.

1^{er} AOUT. — Chemise de jour. — Pantalon. — Col marin. — Chemise de nuit. — Collet. — Gilet.

1^{er} SEPTEMBRE. — Patron à découper : Figaro sur trois grandeurs.

1^{er} OCTOBRE. — Corsage avec jupe. — Figaro Louis XIII. — Habit. — Figaro court avec gilet. — Jaquette.

1^{er} NOVEMBRE. — Redingote. — Corsage. — Jupe. — Fin de la chasuble.

1^{er} DÉCEMBRE. — Corsage-jupe. — Figaro sans manche. — Jaquette. — Habit. — Robe de bébé de 12 à 15 mois.

Annexes Supplémentaires de l'ÉDITION VERTE

ANNEXES DIVERSES

15 JANVIER. — Figurine de modes coloriée 5240. — Corsage en dentelle de Luxeuil sur papier.

15 FEVRIER. — Album de travaux de quatre pages. — Etoffe imprimée : Deux dessous de carafe ou de compotier.

15 MARS. — Figurine de modes coloriée 5244. — Aquarelle de fantaisies 5245.

15 AVRIL. — Album de travaux de quatre pages.

15 MAI. — Figurine de modes coloriée 5249. — Etoffe imprimée : Dessus d'enveloppe pour cravates d'homme ou voilettes.

15 JUIN. — Figurine de modes coloriée 5251. — Album de travaux de quatre pages.

15 JUILLET. — Figurine de modes coloriée 5253. — Aquarelles de fantaisies 5254.

15 AOUT. — Gravure de modes coloriée 5256. — Album de travaux de quatre pages. — Etoffe imprimée : Dessus de compotier en granité avec encadrement broderie Luxeuil.

15 SEPTEMBRE. — Figurine de modes coloriée 5258. — Etoffe imprimée : Dessous de compotier avec encadrement Luxeuil.

15 OCTOBRE. — Gravure coloriée fantaisies 5261. — Album de travaux de quatre pages.

15 NOVEMBRE. — Gravure de modes coloriée 5263. Etoffe imprimée : Etui à éventail.

15 DÉCEMBRE. — Figurine de modes coloriée 5265. — Album de travaux de quatre pages.

FEUILLES DE PATRONS ET BRODERIES

TOUS DE GRANDEUR NATURELLE

15 JANVIER. — Patron découpé : Corsage avec empiècement fermé de côté.

15 FEVRIER. — Patron découpé : Boléro avec pincés.

15 MARS. — Feuille de patrons et de broderies : Patrons : Veste Louis XV. — Jaquette de printemps. — Broderies : Empiècement de chemise, broderie Colbert. — Pale au point de croix. — Dessous de carafe. — Coin de nappe à thé. — Feston pour mouchoir. — Dessins broderie madère, lingerie fine

15 AVRIL. — Deux patrons découpés : Veste et jupe.

15 MAI. — Feuille de patrons et de broderies : Patrons : Matinée. — Corsage-blouse. — Broderies : Grand col. — Deux dessins pour bouffant de manche. — Plusieurs festons et diverses broderies.

15 JUIN. — Patron découpé : Blouse en taffetas Louis XVI, figurine page 4 de l'Album

15 JUILLET. — Feuille de patrons et de broderies :

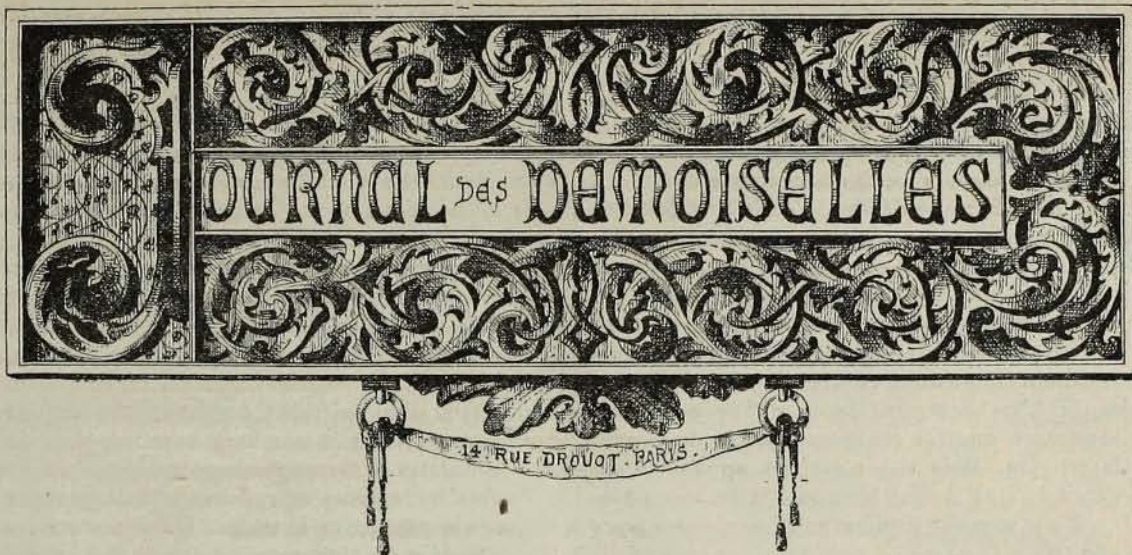
Patrons : Chemisette. — Corsage blouse. — Broderies : Deux cols, l'un avec volant en forme, broderie du volant. — Col en Luxeuil. — Plusieurs festons. — Coin pour drap.

15 SEPTEMBRE. — Feuille de patrons et broderies : Patrons : Casaque plissée demi-longue. — Robe d'intérieur. — Broderies : Deux manchettes assorties aux cols donnés le 15 juillet. — Chemise et garniture broderie Richelieu.

15 OCTOBRE. — Deux patrons découpés : Pantalon sabot. — Chemise de nuit à empiècement carré.

15 NOVEMBRE. — Feuille de patrons et broderies : Patrons : Corsage avec gilet. — Corsage avec repiqués. — Broderies : Garniture de draps de lit en dentelle de Luxeuil, l'angle tourné.

15 DÉCEMBRE. — Patron découpé : Jupe avec repincés.

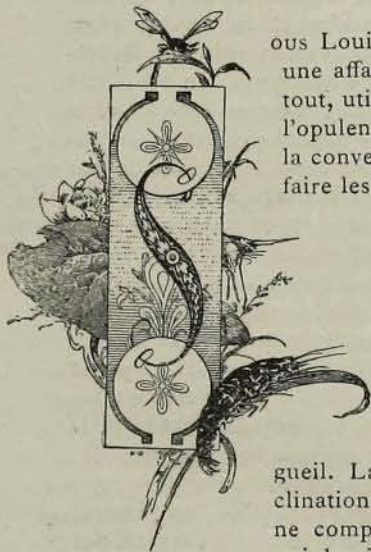


LES JEUNES FILLES SOUS LOUIS XIV ⁽¹⁾

LE MARIAGE

I

DU MARIAGE EN GÉNÉRAL



ous Louis XIV, le mariage est une affaire. Il doit être, avant tout, utile à la grandeur ou à l'opulence de la famille. « C'est la convenance seule « qui doit faire les mariages ! » disent les

parents ; mais, par convenance, ils n'entendent certes point les convenances naturelles d'âge et de sentiment ; ils entendent, hélas ! les convenances d'intérêts, d'ambition et d'orgueil.

La volonté, même l'inclination de ceux qu'on marie, ne comptent aucunement. Ce qui domine, c'est le bon plaisir

du Roi, puis l'intrigue et la cupidité, le faste et le besoin d'argent. Dans les maisons nobles, tout est sacrifié au désir passionné, non seulement de soutenir, mais de rehausser le crédit et la fortune de la race. Les grands veulent accroître leur rang, leur dignité, leurs titres et leurs biens. Le fait glorieux qui a imposé leur nom s'efface des mé-

moires, les richesses se dissipent dans des prodigalités, la faveur s'use ou change avec le souverain. Renouveler tout cela, chercher de nouveaux avantages et de nouveaux appuis, c'est la préoccupation constante, l'incessant calcul du chef de la famille, et le meilleur, le plus facile, presque le seul moyen, c'est le mariage. On se ruine sans trop de remords, parce qu'on est à peu près sûr de se *recrépir* ou de se *remplumer* par le mariage. Ce sont les expressions du temps.

Pour atteindre ce but plus sûrement, il est bon de réunir sur une seule tête toutes les espérances d'une maison. Avant d'immoler l'ainé lui-même à l'éclat du nom, on immole tous les autres enfants à l'ainé. Les cadets sont peu de chose, les filles rien du tout.

Les cadets, sans examiner, dit Bourdaloue, si Dieu les demande ou même s'il les accepte, deviennent prêtres et religieux. Ainsi fait M^{me} de Mailly, qui, chargée d'enfants, décide de leur vocation « à coups de bâtons ». Il peut pourtant se présenter un cas où la cruauté de cette vocation forcée se tourne contre l'ainé lui-même. S'il est contrefait, par exemple, ou trop disgracié de corps et d'esprit pour flatter la vanité des siens et faire bonne figure dans le monde, sans égards aux vues de Dieu sur lui, dit encore Bourdaloue, on lui substitue son cadet, on le dégrade, on le rabaisse, et, pour lui extorquer son consentement, on emploie l'artifice et la violence, les caresses et les menaces. Cette honte qu'on a de la plus légère

(1) Voir les numéros des 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1897, 1^{er} et 15 avril, 15 novembre 1898, 15 février 1899.



infirmité fait dire à M^{me} de Maintenon elle-même : « J'aimerais mieux que ma nièce, M^{lle} d'Aubigné, mourût que d'avoir quelque difformité ! »

Pour les filles, « cette marchandise dont on a tant de plaisir à se défaire, » écrit M^{me} de Sévigné, il arrive quelquefois qu'on dote à peine l'ainée. Les autres « ont le ciel en partage et « sans autre vocation, dit La Bruyère, que le jeu « de leur père ou le luxe de leur mère. » Écoutez toujours Bourdaloue; il s'insurge éloquentement, mais vainement, contre ces vocations forcées : « L'établissement de cette fille coûterait; « sans autre motif, c'est assez pour la dévouer à « la religion. Mais elle n'est pas appelée à ce « genre de vie; il faut bien qu'elle le soit, puis- « qu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour « elle. Mais Dieu ne la veut pas dans cet état; il « faut supposer qu'il l'y veut et faire comme s'il « l'y voulait. Mais elle n'a nulle marque de voca- « tion; c'en est une assez grande que la conjonc- « ture présente des affaires et la nécessité. Mais « elle avoue elle-même qu'elle n'a pas cette grâce « d'attrait; cette grâce lui viendra avec le temps « et lorsqu'elle sera dans un lieu propre à la re- « cevoir. Cependant, on conduit cette victime dans « le temple, les pieds et les mains liés, je veux « dire dans la disposition d'une volonté con- « trainte, la bouche muette par la crainte et le res- « pect d'un père qu'elle a toujours honoré. Au « milieu d'une cérémonie brillante pour les spec- « tateurs qui y assistent, mais funèbre pour la « personne qui en est le sujet, on la présente au « prêtre et l'on en fait un sacrifice qui, bien loin « de glorifier Dieu et de lui plaire, devient exé- « crable à ses yeux et provoque sa vengeance. »

Après ce sermon, le maréchal de Grammont ne peut se tenir de crier en pleine église : « — Il a raison, morbleu ! »

Ainsi s'élaguent toutes les branches parasites dans les grandes maisons. Les cadets deviennent prélats, les filles abbesses.

Les parents ne sont ni tendres ni même justes; ils violent les instincts les plus sacrés de la nature et se croient le droit le plus absolu de disposer de la destinée de leurs enfants. Jamais on ne consulte les intéressés sur leurs inclinations. Tout s'arrange à leur insu, et ils en sont habituellement prévenus les derniers. Bien souvent les jeunes filles nobles passent, sans transition, du couvent au mariage; parfois même, tout de suite après le mariage, elles rentrent au couvent. Si le père est condescendant, il fait venir sa fille, lui montre un portrait, et lui annonce : « Voici celui auquel je veux vous marier ? » Et la fille doit répondre avec une révérence : « Comme il vous plaira, mon père ! » Si elle se permet de faire quelques questions, on lui coupe sévèrement la parole : « Mademoiselle, mêlez-vous de vos affaires ! » Cette affaire n'est pas son affaire.

La jeune fille, la petite fille même, se trou-

vait ainsi, bien avant d'être en âge d'avoir jamais réfléchi au mariage, formellement engagée à quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, et que, très fréquemment, elle voyait pour la première fois le jour même de ses noces. Trop jeune ou trop vieux, le mari a rarement l'âge convenable.

Follement prématurées (nous en verrons d'extraordinaires exemples), imposées par la volonté paternelle ou par l'ordre du Roi, contractées dans le seul espoir d'un gouvernement, d'une pension, d'un brevet, d'une survivance, d'un revenu, d'un héritage ou d'un paiement de dettes, ces unions nous apparaissent maintenant à tous points de vue immorales et disproportionnées.

Parfois les enfants se révoltent. Mais presque toujours le père avise à temps. On incarcère les jeunes gens et on cloître ou on *froque* les jeunes filles. L'abus d'autorité est tellement manifeste que, si les rebelles échappent, soit par un enlèvement, soit par un mariage secret, l'opinion publique les approuve bruyamment et le Parlement leur est très indulgent. Ils ne sont généralement condamnés qu'à l'amende honorable et à l'aumône pour le pain des prisonniers.

On peut imaginer que de tels mariages faisaient des ménages détestables. « Il est bien rare que les « mariages réussissent, gémit Madame, il n'y en a « pas deux sur mille ! » Et de qui les jeunes mariés auraient-ils appris l'honneur et les vertus qui font le calme et le bonheur de l'intimité ? L'ennui, le dépit, la rancune, l'aversion d'une union sans foi, sans affection, sans dignité et de pure contrainte, engendrent forcément le trouble et le désordre. « Et je voudrais bien voir, dit Bensé- « rade, qu'une mère s'avisât de gronder une « femme parce qu'elle hait son mari ! Ma foi, cette « mère y aurait bonne grâce ! » C'est la conséquence fatale. Considéré comme un marché par ceux qui l'imposent, le mariage est un marché pour ceux qui le subissent et, ce marché une fois scellé par un contrat signé, les mariés ne se reconnaissent aucun devoir l'un vis-à-vis de l'autre. C'est si réellement une spéculation que le fiancé, si la fiancée est encore trop jeune pour se marier, touche un acompte sur la dot et jouit d'une partie du revenu de sa future jusqu'à ce qu'elle ait atteint ses douze ans, âge réputé convenable pour devenir Madame. Si la rupture survient, des dédits sont stipulés; on stipule même des dommages-intérêts en cas de décès d'un des promis !

Grâce à la puissance croissante de l'argent, des roturiers, devenus très riches, nous le verrons en parlant des mésalliances, osaient prétendre à la main de filles de qualité, et beaucoup de jeunes seigneurs appauvris épousaient des filles de roturiers. Le mot de La Bruyère était justifié : « Il y « a peu de familles dans le monde qui ne touchent « aux plus grands princes par une extrémité et par « l'autre au simple peuple. » Dans cette fureur de s'enrichir ou de s'anoblir, on ne s'en tenait

même pas à un premier mariage. Que de veufs, se contentant de ne verser de larmes que dans la *Gazette* et le *Mercure*, s'occupaient, la veille même des funérailles de leur épouse, d'un second mariage propre à leur procurer ce qu'ils n'avaient pas encore obtenu du premier : la richesse ou la qualité !

Nous ne voudrions pas laisser nos jeunes lectrices sous l'impression pénible de ce décevant, mais véridique tableau. Avant d'achever cette courte vue d'ensemble sur les mariages d'autrefois, nous opposerons à ces vilaines coutumes quelques heureuses exceptions.

Mademoiselle d'Armagnac, exemple rare de jeune fille autorisée à vivre dans un célibat égayé et embelli par d'agréables libertés, répondit à son père, M. le Grand (grand écuyer), quand il lui parla mariage, « qu'elle était toute prête à se sa-
« crifier si le Roi jugeait que cela fût bon pour ses
« affaires, mais que, si on lui en laissait le choix,
« elle aimait beaucoup mieux demeurer comme
« elle était. » Et on lui laissa le choix.

Citons encore le maréchal et la maréchale de Noailles qui eurent vingt et un enfants dont neuf filles et qui ne voulurent pas, en vrais parents chrétiens, forcer la vocation religieuse d'ainée ni de cadettes. Une seule de leurs filles entra au couvent volontairement, et M. et M^{me} de Noailles *travaillèrent* toute leur vie, le mot n'est pas trop fort, à établir solidement les huit autres. Voici la digne et belle lettre du maréchal à sa mère à propos du mariage d'une de ses filles :

« Après avoir proposé à ma fille tous les jeunes
« gens à marier et même ceux à qui nous ne préten-
« dions pas, elle nous dit, à sa mère et à moi,
« qu'elle aimait mieux M. le comte de Guiche...
« Elle s'est mise à pleurer lorsque nous lui avons
« dit la chose (le mariage possible) et a témoigné
« une modestie et une honnêteté dont tout le
« monde a été très content. Je demande à Dieu
« d'y mettre sa bénédiction. Je n'ai jamais de-
« mandé aucun mariage à Dieu particulièrement,
« mais seulement celui qui serait le meilleur pour
« le salut de ma fille et pour le nôtre. »

Rappelons enfin, comme modèle de bons ménages, celui de Saint-Simon qui, dans son testament, ordonne qu'on rive son cercueil si étroitement à celui de sa femme qu'on ne puisse les séparer sans les briser tous deux.

II

L'âge. — Les cadeaux. — La cérémonie. — Les privilèges des princesses et des duchesses. — La mode de ne pas s'aimer.

Au siècle de Louis XIV, un mariage raisonnable est celui d'une jeune fille de quatorze ans avec un jeune homme de quinze ou seize ans. D'une fille de dix-huit ans, Saint-Simon dit qu'elle est

montée en graine. On plaisantait beaucoup une des filles de la maison de Noailles qui avait vingt-quatre ans et n'était pas mariée ; on l'appelait *La Douairière*. Nous avons dit que la disproportion d'âge n'entravait aucunement les projets de parents ambitieux ou cupides. Qu'on en juge. Le comte d'Estrées avait vingt-cinq ans de plus que sa femme ; le maréchal de Villars, trente ans de plus que la sienne. D'Aubigné, le frère de M^{me} de Maintenon, quand il épouse M^{lle} Piètre, a quarante-quatre ans, elle quinze ; M^{me} de Motteville, dix-huit ans, et son mari, qui convolait en troisièmes nocces, quatre-vingts ans. Veut-on le contraire ? Le duc d'Uzès se marie à dix-huit ans avec M^{lle} de Monaco qui en a trente-cinq. M^{lle} de Neufchâtel, très riche héritière, est demandée à six ans. Nous apprenons que, quand on célébra son mariage avec M. de Rohan, M^{lle} de Sully était si petite dans sa robe blanche qu'il fallut la prendre dans les bras pour la faire avancer plus aisément et qu'un des assistants soutint qu'on présentait cette enfant pour le baptême. Nous trouverons aussi, plus tard, un marquis d'Oyse qui, à trente-trois ans, se fiança avec une enfant de deux ans. Il est vrai, raconte Saint-Simon, que les fiançailles furent rompues avant que la promesse eut cessé de manger de la bouillie.

Les grands mariages se discutaient et se décidaient dans le plus grand secret afin de ne pas éveiller les compétitions, les jalousies et les médisances qui auraient pu les défaire. Quand tout était conclu, on les annonçait par une visite ou par un billet écrit à la main. Les premiers billets de part imprimés ne datent que de 1734.

Les cadeaux étaient superbes. Outre le trousseau, on donnait des dentelles, des manteaux, des nécessaires, des bijoux. Le Roi envoya à sa nièce, fille de Monsieur, un meuble, composé d'un lit, d'un tapis de table, de six fauteuils, de vingt-quatre chaises, le tout en drap d'or épais, frisé et valant 40,000 écus. Une petite-fille de Monsieur, fiancée à un prince étranger, ne reçut pas moins de quarante habits. M^{lle} de Louvois eut des robes d'étoffe dorée valant plus de vingt louis l'aune ; son oncle, l'archevêque de Reims, lui offrit deux pendeloques de diamant qui avaient appartenu à feu Mademoiselle, petite-fille de France. Les cadeaux restaient exposés souvent pendant un mois et plus. La fiancée, parfois, distribuait, elle aussi, quelques présents, mais plus modestes, aux assistants. Les hommes avaient des bourses, les dames des éventails, les évêques et les abbés des cordons d'or ou de soie pour leurs chapeaux.

Quant aux présents envoyés par le fiancé, il était difficile de les croire désintéressés. « Ils ne coûtent rien, dit La Bruyère, ils doivent être rendus en espèces ! » Même beaucoup de jeunes gens empruntaient à des joailliers complaisants les bijoux qu'ils donnaient à leurs fiancées et ils les faisaient reporter tout de suite après le mariage !

Un grand mariage, ordinairement, avait lieu la nuit. La belle et nombreuse compagnie conviée à la solennité était généralement régâlée d'une magnifique collation, puis d'un souper accompagné de concert. Il y avait ensuite comédie. Cela menait jusqu'à minuit, heure à laquelle, dans la chapelle de l'hôtel ou du château, illuminée de cinq ou six cents bougies, les épousailles étaient célébrées par quelque archevêque ou quelque évêque de la famille. C'étaient, comme aux noces fameuses de M^{lle} de Louvois que décrit M^{me} de Sévigné : « Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierrieres, brasier de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués, enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponse, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues. »

« Utile et louable pratique, raille encore La Bruyère, de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! »

C'était en ces jours-là surtout qu'on était formaliste et qu'on observait scrupuleusement les règles de l'étiquette. « On regardait aux portes à qui passerait le premier », on convenait d'avance qui devait signer le premier au contrat. M. d'Armagnac, grand écuyer, au mariage de sa seconde fille, en dépit de la décision prise, passa pour signer avant le père du marié, M. de Monaco. Cela fit toute une histoire : émoi, protestation, colère. Les deux pères en vinrent aux prises devant Sa Majesté elle-même et le mariage faillit en rester là. Le Roi dut intervenir et ordonner péremptoirement à M. d'Armagnac de ne signer que le second à la paroisse.

Pour une princesse de la maison royale, le Roi, au sortir de la messe, donnait la main à la mariée, la conduisait à son carrosse et, selon la destination, disait lui-même au cocher : « — Touche à... Modène, à Madrid ou partout ailleurs. » Les princesses avaient le droit de faire porter leurs traînes et c'était le plus souvent par leur sœur. Elles étaient fiancées dans le cabinet du Roi et on inscrivait sur le contrat que Sa Majesté devait donner cent mille livres à la mariée. C'était une simple formalité, car les cent mille livres étaient rarement payées. On en voulait du moins courir la chance. Autre privilège réservé aux princesses : elles avaient le *pour*, distinction qui consistait à voir écrit sur son logis, dans les voyages de la cour, le mot *pour* avant son nom au lieu du nom tout seul.

Une joie moins futile, pour les jeunes mariées qui devenaient duchesses, c'était d'être assise à la cour, d'avoir le tabouret. Quelques-unes obtenaient comme une faveur insigne de s'asseoir dès la veille de leur mariage, quand elles se mariaient avec un duc. Mais presque toutes devaient attendre au lendemain. Le Roi investissait une duchesse de

son privilège en lui disant : « — Madame, s'il vous plaît de vous asseoir ! » Et, soit vraie timidité, soit timidité feinte pour avoir le plaisir de réentendre la voix du Roi, la nouvelle duchesse se faisait répéter : « — Madame, je vous ai déjà priée de vous asseoir ! » Un autre honneur des plus recherchés était que le Roi permit de célébrer le mariage dans la chapelle de Versailles.

Le lendemain de la noce, la mariée, étendue sur un lit d'apparat, recevait toute la cour.

N'oublions pas de mentionner une ancienne et amusante coutume : Quand un jeune seigneur avait manqué un mariage et qu'on le pouvait savoir, les dames du quartier lui envoyaient un bouquet de sauge, fleur des prétendants évincés.

S'aimer, une fois mariés, c'était braver la mode. « Les époux qui s'aiment bien passent pour ridicules ! » gémit Madame, et Regnard fait dire à Finette dans les *Ménechmes* :

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent ?
Cela fut bon du temps du monde adolescent ;
Et j'en vois à présent qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour et même sans estime !

Un homme a-t-il la sotte réputation d'être aimé de sa femme ? « — C'est faute de mieux, gouaillait-on, et parce qu'il n'a pas assez de mérite pour être aimé d'une autre ! »

Être jalouse paraissait le défaut le plus suranné et le plus bourgeois du monde. Être fidèle empesté le vieux temps, trahit des idées très mesquines et l'ignorance absolue des choses de la bonne compagnie. Presque tous les époux auraient dit, à qui leur eut parlé de l'attachement de leurs femmes, le mot plus récent de M. de Ségur : « Il n'est plus question de cela : nous sommes mariés ! » Si par hasard on s'aime, il faut bien s'en cacher. Le laisser voir serait du dernier vulgaire. A la promenade, donner la main à sa femme est de très mauvais goût. Il est admis qu'on puisse loger ensemble, mais à la condition de se voir rarement, de ne jamais monter dans le même carrosse. Enfin tous les ménages qui se piquent d'être gens de qualité vivent, à peu de chose près, comme ce M. de Bauquemare et son épouse qui, du nom d'une de ses terres, se faisait appeler M^{me} d'Osembray. Ils passaient, selon le récit de La Bruyère, des mois entiers dans la même maison sans le moindre danger de se rencontrer ; ils y étaient comme deux voisins, n'ayant rien de commun, pas plus la table que le nom. Et parfois, un très ancien habitant de la ville apprenait à quelque autre, ébahi de la chose, ainsi que d'une nouveauté, que M. de Bauquemare était, depuis plus de vingt ans, le mari de M^{me} d'Osembray !

CHARLES FOLEY.





BIBLIOGRAPHIE

L n'y a pas d'étranges que pour la jeunesse, c'est pourquoi je tiens à conseiller à nos lectrices quelques-uns de ces ouvrages qu'elles pourront donner ou acquérir elles-mêmes : *Un siècle de l'Église de France*, par Mgr BAUNARD (1), avec sa série de beaux portraits, convient aux âmes sincèrement croyantes, qui verront dans ces pages vibrantes ce qu'a été, durant le XIX^e siècle, l'action du catholicisme en France, les œuvres qu'il a produites, les hommes qui l'ont illustré. Les jeunes filles même devraient se passionner pour ce passé d'un intérêt aussi élevé que d'un efficace enseignement.

Un autre ouvrage plus grave, plus savant, à offrir aux pères et aux frères, mais très accessible aux esprits féminins qui ne craignent pas d'aborder les hautes questions traitées avec compétence : *Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900* (2), s'inspire d'une pensée non moins chrétienne. Des écrivains éminents : MM. Lamy, de Mun, Goyau, etc., pour la politique; Brunetière, Lapparent, Bellaigue, etc., pour les lettres, sciences et arts; le P. Sertillanges, M. d'Haussonville, etc., pour les questions religieuses, ont résumé brillamment ces cent années riches de tant d'événements et de travaux. C'est l'histoire du siècle par les idées, dont M. DE VOGUÉ, dans une préface, donne le résumé éloquent.

La jeunesse du Pérugin, par l'abbé BROUSSELES (3) qui aime et connaît intimement la douce Ombrie et ses peintres, joint à l'érudition aimable du texte le charme d'une illustration d'après les maîtres. A ceux qui ne peuvent aller l'étudier sur place, ce livre attachant ouvrira un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de l'art, et donnera quelque chose de l'impression délicieuse qu'on éprouve en parcourant les cités ombriennes.

Dans *Le Général de Ladmirault* (4), J. DE LA FAYE, avec son habituel talent, a retracé la vie militaire et privée d'un des hommes qui ont le mieux aimé et servi la France dans ses jours de gloire et de malheur. Écrit d'après des lettres et des souvenirs intimes, ce fort beau livre est à offrir aux jeunes gens et à lire par tous; il est précédé d'une vibrante introduction de M. de Mun.

L'Exposition fait le sujet de deux publications tout à fait hors pair : *L'Exposition de Paris en 1900* (5), dans un grand recueil d'innombrables articles, dus à des plumes autorisées, commentés par d'innombrables gravures, de superbes

aquarelles, prend l'œuvre à ses débuts, enregistre les divers projets, la marche des travaux, et enfin, dans son troisième volume qui forme à lui seul un tout, reproduit sous tous ses aspects le spectacle, aujourd'hui évanoui, de ces derniers six mois. Nous revoyons l'Exposition avec plus de profit et moins de fatigue.

L'élégant volume de M. QUANTIN : *L'Exposition du siècle* (1), est un délicieux ouvrage d'artiste et de penseur. En quelques pages très littéraires, il évoque chaque partie, résume l'impression d'ensemble, dégage le sens philosophique. Des gravures fort réussies reproduisent les aspects curieux, les œuvres de choix. On refait une promenade exquise du Champ de Mars à la Concorde, en compagnie d'un initiateur qui nous révèle la beauté et l'idée de toute chose.

Venons à des ouvrages destinés plus spécialement aux jeunes filles. Dans ces petits formats élégants, aux fines illustrations qui font du livre un bibelot délicat, voici deux romans frais et jeunes : *L'Idée de Ghislaine*, par B. NEULLIÈS (2), jolie histoire d'amour qui finit comme un conte, après des péripéties où se heurtent la richesse de l'héroïne et la fierté du héros; *La Mionette*, par E. MULLER (3), gracieuse idylle villageoise, encadrée dans les paysages du Forez, très littéraire sous sa naïveté voulue, où deux cœurs simples arrivent par l'épreuve au bonheur modeste. Dans cette même jolie édition, mais non illustrés, les *Morceaux choisis*, de VICTOR HUGO : *Théâtre, prose, poésie* (4), permettront aux lecteurs pressés et aussi aux jeunes filles qui ne peuvent aborder l'œuvre immense du grand poète, de la connaître néanmoins, puisqu'on en a extrait les perles, les morceaux typiques, pour donner au moins l'essence de cette poésie et de cette éloquence qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Dans le grand nombre des romans illustrés, pour l'âge de quatorze à dix-huit ans, il est bon de choisir les meilleurs : *Filles de France*, par A. MAHLINGER (5), suit, à travers les dangers de l'émigration, deux jeunes amies unies d'une affection touchante et animées d'un patriotisme ardent qui les ramène en France au péril de leur vie. A un des maîtres de la littérature russe, KOROLENKO, a été emprunté *Le Musicien aveugle* (6), chef-d'œuvre d'émotion simple, retraçant le développement de l'art et de la pensée chez un aveugle né qui trouvera plus tard sur sa route un amour dévoué

(1) Poussielgue, rue Cassette : br., 15 fr. — (2) Oudin, rue de Mézières : rel., 10 fr. — (3) *Id.* : 12 fr. — (4) Bloud et Barral, rue Madame : br., 4 fr. — (5) Montgredien, 8, rue Saint-Joseph : 3 vol. in-4°, ch., 25 fr.

(1) Quantin, 3, rue Saint-Benoît : 12 fr. — (2-3-4) Delagrave, 15, rue Soufflot : 5 fr., reliés. — (5) May, 9, rue Saint-Benoît : 7 fr. — (6) Librairie de Paris, rue Jacob : 7 fr.

et la gloire. *Les Veillées bretonnes*, par E. HUART (1), réunissent des récits de diverses époques, donnant l'impression très vive du caractère breton qu'on retrouve dans les touchantes et délicates *Histoires bretonnes*, de M^{me} DE COURVILLE (2), une de nos collaboratrices.

Bretonne encore, cette *Filleule de Duguesclin*, par P. MAEL (3), que j'ai déjà louée et qui paraît avec *Cadette de Gascogne*, par CHAMPOL (4), sous une forme plus élégante, et fort bien illustrés. Le premier, chronique chevaleresque ; le second, récit de la vie moderne, se valent par l'intérêt, la haute moralité. Il en est de même du *Château de la Vieillesse*, par GUY CHANTEPLEURE (5), dont j'ai dit aussi l'originalité, résurrection fidèle de l'époque des Précieuses. Ce sont de vrais romans pour tous, ayant assez d'observation, de mérite littéraire pour être appréciés par les lecteurs de goût. De vrais bijoux littéraires aussi, les nouvelles où G. BEAUME a groupé, sous le titre : *Le Maudit* (6), des scènes de la vie de nos provinces du Midi, paysans observés, paysages vus par quelqu'un qui les aime ; et ces contes d'une fantaisie exquise, que GUY CHANTEPLEURE fait conter à *Mon Ami l'oiseau bleu* (7) ; l'illustration, tout à fait charmante, a su rendre, là le réalisme simple et honnête, ici la grâce poétique des récits.

Pour les grands collégiens auxquels mères et sœurs ont des présents à faire, l'Afrique tient, cette année, sa large part dans les livres d'étrennes : *A l'assaut de l'Afrique*, par P. BORY (8), raconte la conquête du continent africain depuis vingt ans, par les nations d'Europe, et les efforts courageux de nos soldats français pour grandir notre empire colonial ; l'expédition de Marchand y figure avec ses incidents héroïques. Toute l'histoire passée éclaire dans ce livre fort étudié les événements tragiques qui troublent aujourd'hui le sud du continent noir. *Les Maréchaux de Napoléon*, par G. DE BEAUREGARD (9), évoque à notre pensée ces salles du Palais des armées où nous avons vu récemment assemblés des portraits, portant, chacun, son nom de victoire ; ainsi, dans le livre, chaque maréchal arrive à son tour, et l'auteur nous fait mieux comprendre les faits, en nous montrant les hommes. Le livre curieux de M. COUPIN : *À travers l'histoire naturelle* (10), avec ses *bêtes curieuses* et ses *plantes étranges*, est un de ces excellents ouvrages de vulgarisation qui mettent la science à la portée de tous : les merveilles les plus fantastiques de la nature sont exposées avec une lucidité et une vivacité qui ne laissent pas un instant se fatiguer les jeunes esprits. La guerre boër a fourni aux écrivains un sujet trop sérieusement tragique : *Les libres Burghers*, par SAINT-YVES (11), écrivain-voyageur qui connaît l'Afrique, n'est

presque pas un roman, car les scènes en sont toutes empruntées à la réalité : ce sentiment communiqué au lecteur une émotion très différente de celle que cause une simple fiction. Il n'y a plus trace de fiction dans les *Héros boërs*, par P. COMBES (1), histoire du Transvaal depuis les débuts de sa colonisation par le vaillant peuple boër jusqu'à la guerre actuelle dont les phases y sont retracées. Le voyage du Président Krüger donne à ce livre instructif un intérêt sérieux qui n'échappera à personne.

Aux enfants de dix à quinze ans s'adressent les ouvrages si appréciés de J. VERNE et A. LAURIE. Le premier, dans *Seconde Patrie* (2), montre une famille jetée dans une île du Pacifique, s'attachant à ce pays nouveau par ses travaux et les efforts qu'il lui coûte, et ne voulant plus le quitter. Dans *Le Tour du monde d'un bachelier* (3), accompli sans un sou en poche, LAURIE encourage chez nous l'esprit trop rare d'initiative et démontre par des incidents amusants qu'on arrive partout, en sachant se servir de son intelligence et de ses bras. *L'Héritage de Jean*, par P. PERRAULT (4), est un récit d'énergie et de droiture enfantines, auquel la guerre de 1870 a fourni des épisodes émouvants. Ce livre est fait pour produire sur les enfants un bon effet moral, et il est charmant. *Les Nièces de M. Burke*, par M. DE BEAUCHÈNE (5), est spécialement pour les fillettes qui s'intéresseront aux deux orphelines recueillies par un vieux garçon original ; adapté de l'anglais, le récit a conservé un caractère gracieusement humoristique et sentimental. Dans la Bibliothèque blanche, nous trouvons l'amusant conte fantaisiste, gaîment illustré, de la *Bande Arlequin*, par LE ROY (6), et un charmant recueil de *Contes de tous pays*, où TH. BENTZON (7), a fait siens, par son interprétation délicate, les quelques récits choisis par elle chez plusieurs auteurs étrangers.

Je ne puis que nommer, en les indiquant aux mères pour les enfants de six à dix ans, divers gentils volumes : *Monsieur Petit frère*, par M^{me} RIEDER (8) ; *Nos Mignons*, par J. LHEUREUX (9). N'oublions pas la série des *Albums Stahl* (10), pour les tous petits auxquels se joint cette année un fort gentil album-conte : *Les Oh ! et les Ah ! de Jacques et de Jacqueline à l'Exposition*, par M. LECONTE (11). Mais le triomphe de l'album est *Maman Cabas*, par TRÉMISOT (12), avec les illustrations de Rabier, aussi spirituelles et humoristiques que le texte de ce conte original, qui amusera les enfants, mais charmera les parents retenus par ces piquantes scènes que le crayon de l'artiste a mis tant d'artistique fantaisie à interpréter.

A. CHEVALIER.

(1) Librairie de Paris, rue Jacob : 5 fr. — (2) Oudin : 2 fr. 50. — (3-4) Mame, édit., ch. Bourguet-Calas, rue Saint-Sulpice : ch., 7 fr. — (5) *Id.* : 9 fr. — (6-7) *Id.* : 5 fr. — (8) *Id.* : 8 fr. 50. — (9) *Id.* : 9 fr. — (10) *Id.* : 8 fr. 50. — (11) *Id.* : 7 fr.

(1) Montgredien : 6 fr. — (2) Hetzel, rue Jacob : 12 fr. — (3-4) *Id.* : 10 fr. — (5) *Id.* : 6 fr. — (6-7) *Id.* : 2 fr. — (8) May : 3 fr. — (9) *Id.* : 1 fr. 25. — (10) Hetzel : 2 et 1 fr. — (11) Hattier : 1 fr. 50. — (12) May : 7 fr.

L'ÉPREUVE

I

LE baron et la baronne de Math ont l'honneur de vous faire part du mariage de M^{lle} Suzanne de Math, leur fille, avec M. Georges Hébert, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, le mardi 6 juin, à midi très précis, en l'église de Saint-Augustin.

M^{me} de Math, de sa petite écriture trop fine, écrivit la cent cinquantième adresse, jeta la lettre d'invitation sur les autres, déjà toutes prêtes au départ, et posa sa plume.

Elle avait la main lasse, les doigts raides. Pour se reposer, elle entreprit de coller des timbres.

Dans un globe de cristal rose, un minuscule pinceau trempait, terminé par une tête d'oiseau en argent émaillé, formant à la fois manche et bouchon. M^{me} de Math, un instant, mania le fragile objet et haussa les épaules. Suzanne l'avait payé quarante francs à une vente de charité, et la mauvaise humeur que cette dépense lui avait causée se renouvelait chaque fois qu'elle se heurtait à l'oiseau d'émail. Maintenant encore, tout en promenant le pinceau humide sur l'envers des timbres, M^{me} de Math songeait, agacée, à ce très petit fait venant après bien d'autres.

Enfin, Suzanne se mariait ! Son mari lui donnerait un peu de ce luxe qu'elle aimait tant. Réconfortée par la perspective du bonheur de sa fille, M^{me} Gertrude de Math reprit ses adresses.

Un bruit de pas, des voix joyeuses, la firent s'arrêter de nouveau. La porte s'ouvrit, et Suzanne entra suivie de son père. Elle embrassa M^{me} de Math et se jeta dans un fauteuil.

— Maman, je n'en puis plus... mais ce sera prêt.

— Sûrement ? Ces tapissiers sont tellement inexacts !

— Ils ont bien promis, n'est-ce pas, père ?

M. de Math, penché sur la table, écartait du bout du doigt les lettres d'invitation, lisant les adresses.

— Certainement, tout sera prêt. Et... savez-vous, Gertrude, ma chère ? Votre fille et votre mari, à eux deux, combinent des merveilles.

— Oh ! père a un goût si... si chic !

— Oui, murmura plaintivement M^{me} de Math, un goût très chic... et le goût du chic...

Son mari ne parut pas saisir la nuance de reproche qu'elle mettait dans cette phrase. Il jeta un regard satisfait sur la glace qui lui renvoyait l'image d'un homme encore jeune d'allure dans sa tenue irréprochable, mais non trop sévère. Il caressa sa barbe floconneuse restée plus blonde que ses cheveux dont le grisonnement s'accroissait aux tempes.

— J'ai un très jeune papa ! dit gaiement Suzanne qui surprit sa pensée.

Involontairement, ses yeux allèrent à M^{me} de Math. Elle n'aurait pu dire : « J'ai une très jeune maman. » C'est que, pour sa mère, les années avaient compté double, alors qu'elles glissaient sur l'inconsciente frivolité du chef de famille. Depuis vingt ans qu'elle luttait pour vaincre la malechance, M^{me} de Math ne s'était pas sentie une seule fois soutenue par le grand enfant insouciant que demeurait son mari, malgré les leçons de la vie. Ruinés avec bien d'autres par un crack de bourse, il leur avait fallu, du jour au lendemain, liquider, vendre les terres, changer le train de maison... Malgré les sacrifices courageusement accomplis et bien qu'aucun nouveau désastre ne survînt, la vie d'année en année se faisait plus précaire. Suzanne grandissait, son éducation devenait coûteuse. Sur cela — sur cela seulement — M^{me} de Math se refusait à épargner.

Des fuites imperceptibles se produisaient, quelle que fût sa vigilance ; d'autres persistaient, bien palpables, celles-là, mais contre lesquelles Gertrude ne pouvait rien, qui provenaient de M. de Math lui-même et qu'il se refusait à reconnaître.

Gertrude de Math n'avait jamais été jolie ; maintenant, son visage, trop rond, s'empâtait ; ses joues, un peu retombantes, se marbraient de couperose ; ses yeux, petits et enfoncés, gardaient perpétuellement une expression inquiète et chagrine qu'accroissait le pli tombant des lèvres. Ses cheveux étaient de ce brun incertain et comme sans vie, qui précède la définitive décoloration. Bien que Suzanne la contraignît à bien s'habiller, elle demeurait inélégante, ayant d'ailleurs perdu tout

désir de se parer, résignée à engraisser comme à vieillir.

Elle rencontra le regard de sa fille et sourit.

— Tu as bien fait de ressembler à ton père, dit-elle sans amertume.

Suzanne, malgré sa pose lassée, se devinait mince et souple, grande comme l'était son père; elle tenait de lui ses larges yeux d'un gris transparent, son nez droit, sa bouche légèrement épaisse.

Elle avait retiré sa toque fleurie qu'elle balançait au bout de la longue épingle, et ses cheveux bouffants encadraient son visage d'un ourlet d'or un peu roux.

— Oui, reprit M. de Math, tout sera prêt, du moins le principal; le signolage se fera pendant le voyage de noces. Je surveillerai l'achèvement de notre œuvre. Suzon me donne carte blanche; n'est-ce pas, Suzon?

— Certainement. Et comme tout cela importe peu à Georges...

— Oh! non, dit M^{me} de Math, cela ne le préoccupe guère.

— D'ailleurs, il n'y entend rien, acheva Suzanne, et me laisse faire à mon idée... Excepté pour sa chambre et son bureau, dont il conserve les meubles qui lui servent maintenant, tout sera *modern-style* chez nous... et d'un *modern-style*... tout ce qu'il y a de pur.

— Ah! comme toutes ces vilaines choses baroques me déplairaient, à moi!

— Chère maman, vous n'êtes pas du tout de votre temps.

— Pauvre chérie! soupira M^{me} de Math, comme ce serait dur de te voir t'éloigner si nous ne pouvions pas nous dire que tu t'en vas vers le bonheur!

— Certainement, je vais vers le bonheur... ou plutôt le bonheur vient à moi.

Elle riait... Pourtant la gaieté de ses yeux s'éteignit. Elle se leva.

— Je vais m'habiller pour le dîner, Georges va arriver et je ne serai pas prête.

Mais lorsqu'elle fut dans sa chambre, Suzanne ne parut plus songer à sa toilette. Elle jeta son chapeau sur le lit et, s'asseyant devant son bureau, elle appuya son menton sur ses mains jointes et parut réfléchir.

Ainsi, dans quelques jours, une semaine à peine, elle serait mariée... M^{me} Hébert, la femme de Georges. Elle répéta, prononçant les mots: « La femme de Georges... » et il lui parut, comme chaque fois qu'elle s'affirmait cette réalité, si proche maintenant, qu'elle parlait d'une autre, d'une Suzanne dont elle ne parvenait plus à comprendre les sentiments et les impressions.

Certes, pas un instant Suzanne n'avait hésité à accueillir la demande de Georges Hébert. Dans le monde, où souvent elle l'avait rencontré, M. Hébert passait pour un homme de valeur. La gravité de ses quarante ans laborieux le faisait, par quel-

ques-uns, taxer de sévérité; mais les gens sérieux le jugeaient d'esprit supérieur. Ses travaux sur la reconstitution des arts et des littératures primitifs le faisaient apprécier dans les salons académiques et savants où l'on disait de lui: « C'est quelqu'un. »

Comme il joignait à cette supériorité d'intelligence des dehors d'homme du monde; comme, surtout, il possédait une certaine fortune, toutes les mères enviaient M^{me} de Math, beaucoup de jeunes filles enviaient Suzanne. Elle-même reconnaissait que ce mariage était pour elle une chance inespérée, et vraiment, pour ce fiancé qui l'entourait d'une atmosphère de tendresse, qui lui promettait un bien-être luxueux dont elle était déshabituée, Suzanne de Math éprouvait plus que de la sympathie. Mais cette reconnaissance attendrie qui lui faisait désirer de rendre Georges heureux comme il rêvait de l'être, cette reconnaissance, par cela même qu'elle existait, indiquait assez l'absence, dans le cœur de la jeune fille, du réel et tout simple amour. A ceux-là qui aiment vraiment, dans la force absolue et souveraine de l'Amour, autant pour celui qui donne que pour celui qui reçoit, tout paraît simple et rien ne se calcule, rien ne compte ou tout compte si peu!

Suzanne ne pouvait, dans son inexpérience, définir la nuance qui la troublait. Au contraire, elle s'appliquait à aviver sa tendresse pour Georges par toutes les raisons qu'elle avait de l'aimer. Elle ne savait pas que la meilleure, l'unique, lui échappait, puisqu'elle ne pouvait se dire: « Je l'aime parce que c'est lui. »

Dans la fièvre des préparatifs, dans l'affairement des derniers jours, Suzanne avait des instants de joie complète. Quand elle écoutait les mots caressants de Georges, l'émotion qui venait de lui et qu'elle se figurait venir d'elle lui donnait ainsi la pleine illusion d'un entier bonheur; mais elle avait de brusques retours sur elle-même, l'angoissant arrêt d'un voyageur qui, malgré les beautés reconnues du chemin, aurait, à de vagues indices, l'impression de s'être trompé de route et d'aller... où? à l'inverse du but rêvé.

Un coup de timbre arracha Suzanne à sa songerie. A gestes rapides, elle abaissa les rideaux de sa fenêtre, pressa un commutateur et, dans la clarté blanche des deux becs électriques, elle se para pour Georges Hébert.

Quand elle revint quelques heures plus tard, dans cette petite chambre rendue élégante par l'arrangement harmonieux d'objets sans valeur, de cretonnes bon marché, Suzanne sourit sans contrainte. Elle imaginait, en contraste de cette simplicité, le décor charmant que serait son nouveau logis; son âme était, en cet instant, joyeuse. Georges avait été, ce soir-là, plus charmeur que de coutume, trouvant, en fixant au poignet de la jeune fille un bracelet clouté de rubis, des mots qui l'avaient touchée peut-être — sans qu'elle s'en rendit compte — parce que le plaisir que lui cau-

sait le bijou la disposait à les bien entendre. Maintenant, seule de nouveau chez elle, Suzanne conservait son impression joyeuse; elle s'amusait à faire courir la lumière sur les pierres, à faire jouer leurs reflets sanglants. Très simplement élégante en sa robe de chiffon blanc, légère et souple, au col à peine échancré, Suzanne s'était adossée à la cheminée; l'encadrement de la haute glace, recouverte d'oriipeaux et de bibelots disparates, reliques des cotillons, formait à la jeune fille un fond bizarre et charmant.

Une voix grondeuse lui fit relever la tête :

— Deux becs allumés... et pour ne rien faire !

A quoi penses-tu ?

M^{me} de Math poursuivit, tandis que, d'un doigt prompt, elle éteignait une des lumières :

— Tu y verras bien assez, j'imagine, pour te déshabiller ?

La chambre s'attrista, les reflets moururent; dans un angle apparut la flamme immobile d'une veilleuse suspendue devant une statue de la Vierge, qu'entourait, fixée au mur, toute une variété d'images religieuses. Suzanne appelait cela le coin des icônes.

Elle avait une piété capricieuse faite d'élans soudains et de longues tiédeurs. Un peu de superstition se mêlait à sa dévotion, et elle avait avec le ciel de singuliers arrangements. Ainsi, quand elle rentrait lasse, à des heures tardives, il lui arrivait souvent de s'endormir sans même un signe de croix; mais, pour rien au monde, elle n'eût voulu laisser éteindre la petite lampe brûlant devant ses images, bien que M^{me} de Math la sermonât souvent sur cette complication inutile. A la chaîne d'or très longue qu'elle ne quittait jamais, Suzanne portait, un peu au-dessus de ses médailles et de sa petite croix de première communion, une turquoise brute sertie d'or vert, qui était « sa pierre », celle qui devait, suivant le cours des astres présidant à son destin, la préserver de tout danger et lui procurer inévitablement le bonheur. Il est vrai qu'elle-même parlait des superstitions, — auxquelles pourtant elle se pliait, — avec une ironie qui la sauvait du ridicule.

Mais, ce soir-là, Suzanne toucha dévotement la turquoise magique. — Ne lui donnait-elle pas le bonheur ?

II

— Eh! bien, Brigitte, ce tricot ?

— Grand'mère, il avance... Voyez !

Sans se lever, tendant le bras au-dessus de sa tête, Brigitte Hébert posa son ouvrage sur les genoux de M^{me} de Verrière.

La vieille dame était assise sur un banc adossé à un saule. Les fines branches souples aux feuilles glacées d'argent retombaient autour du banc, formant une sorte de tonnelle mouvante. Brigitte trou-

vait plus commode de s'asseoir dans l'herbe, tout contre sa grand'mère..

Elle avait une jupe assez courte que dépassaient des chevilles très fines et nerveuses et des pieds un peu longs. Son corsage-blouse ne laissait rien deviner de sa taille, d'autant moins qu'elle avait retiré sa ceinture de cuir, transformée pour le moment en collier au profit d'un énorme chien des Pyrénées, endormi à quelques pas. Afin de ne point faire de jaloux, Brigitte, du ruban bleu destiné à retenir ses cheveux serrés à la nuque, avait paré un épagneul à robe fauve, assis tout près d'elle, très grave et comme pensif. Les cheveux profitaient de leur liberté pour bouffer outre mesure et retomber sur le visage de Brigitte, qui les repoussait d'un geste impatient.

Cette pose, cette coiffure, comme aussi les joues très roses, un peu trop pleines, étaient encore d'une enfant, mais les yeux très grands, d'un brun verdâtre, avaient un reflet de gravité, même alors que le visage s'épanouissait de gaieté. Un peu de rêve déjà flottait dans ces yeux-là : Brigitte n'était plus une petite fille.

— Tu as oublié une diminution, dit M^{me} de Verrière.

D'un bond, Brigitte fut debout.

— Oh! grand'mère! fit-elle consternée.

Elle s'assit sagement sur le banc, les lèvres serrées, l'air attentif. Elle se penchait sur les mains ridées qui tremblaient un peu en tenant les aiguilles... et voilà que ces pauvres mains, déjà si vieilles, attendrissent la fillette; elle se sentit tout à coup très triste, toute pleine de pitié pour sa grand'mère, avec un grand désir de lui prouver qu'elle l'aimait infiniment; elle se saisit des vieilles mains, les baisa éperdument.

— Oh! mon tricot!... mes mailles! gémit M^{me} de Verrière. Petite folle! tous mes points partis...

Elle riait, habituée aux brusques élans de tendresse de sa petite-fille.

Celle-ci s'était jetée dans l'herbe, ramassant l'ouvrage. Maintenant, elle restait agenouillée, regardant le bon visage de sa grand'mère. Et tant de vie encore animait ce visage, un si gai sourire, un regard si vif, que la mélancolie qui s'était abattue un instant sur le cœur de Brigitte s'envola comme un nuage sombre balayé par un coup de vent.

M^{me} de Verrière contemplait sa petite fille avec une orgueilleuse tendresse.

— Gîte, ma petite Gîte, quand seras-tu donc une grande personne !

— Je ne suis pas une grande personne... à dix-sept ans ?

— Certainement non... Tu en parais quatorze... et encore ! Je dis quatorze pour ne pas t'humilier. Et quelle tenue!... Où est ta ceinture ?

— Je... je l'ai mise à Barbichon... vous n'avez pas vu ? Et c'est Zut qui a mon ruban... Zut, rends-moi mon ruban !

Mais l'épagneul, dérangé dans ses réflexions par le brusque mouvement de Gite, s'était éloigné sans qu'on le vit.

— Parti ! fit Gite avec insouciance. Où va-t-il traîner mon pauvre ruban ?

— Avais-tu vraiment l'intention de remettre à tes cheveux ce ruban après qu'il a été porté par un chien ?

— Pourquoi non ? Ça ne me répugne en rien, les chiens... c'est pas comme les gens.

— Brigitte !

— C'est vrai, grand'mère... et vous êtes bien comme moi.

— Par exemple ! protesta M^{me} de Verrière.

— Si ! je vous assure. Seulement, vous ne vous en rendez pas compte. Ainsi, tenez, un exemple : Est-ce que vous hésitez à caresser un pauvre toutou perdu, errant, crotté, que vous n'aviez jamais vu ?

— J'aime beaucoup les bêtes. C'est vrai, il m'arrive de caresser des chiens perdus, — ce en quoi j'ai tort : on ne sait jamais...

Brigitte l'interrompt.

— Vous voyez ! Eh ! bien, les vagabonds auxquels on fait l'aumône, que l'on recueille au besoin pour la nuit, est-ce que vous les toucheriez volontiers, malgré leur saleté ?

— Si c'était utile...

— Naturellement, pour les soigner, par humanité, par charité, pour gagner le ciel, mais pas pour le plaisir... avouez !

— Tu dis des sottises. A t'entendre, tu réserverais ton cœur aux bêtes.

— Oh ! les bêtes, grand'mère, c'est bon, c'est honnête, c'est fidèle, ça n'oublie pas, ça ne ment pas...

— Je te demande pardon, elles oublient.

— Pas si vite que les humains...

— Ah ! ma Gite ! que t'a donc fait cette pauvre humanité ?

— Rien encore, fit Gite. Ella acheva pensivement : Mais je prévois !...

— Veux-tu bien laisser là ces phrases romanesques et rester ma bonne petite folle de Gite !... J'aime mieux cela !

— Moi aussi, dit Gite.

D'un souple mouvement, elle s'étendit dans l'herbe et, joignant les mains sous sa nuque, elle regarda le ciel à travers les branches du saule.

Le soir venait. Un soir lumineux de printemps, imprégné de parfums. L'odeur des foin mûrs s'exaspérait, mêlée à celle du chèvrefeuille et du siringa.

M^{me} de Verrière laissa reposer son tricot sur ses genoux. L'ombre augmentait sous le saule, et ses yeux de grand'mère se lassaient. Elle aussi regarda le ciel, très bleu entre les feuilles pâles. Un moment, elles restèrent silencieuses. Tout près d'elles, invisible sous l'enchevêtrement des branches et des buissons, un filet d'eau courait, sus-

surant sa chanson parmi les pierres. Un loriot lointain sifflait encore, et deux rossignols déjà se renvoyaient trilles et roulades. Une reinette grinça son appel, des grillons se répondirent et, sous une souche, cachant sa laideur dans l'ombre, un crapaud, lui aussi, se prit à chanter la douce beauté de ce soir.

Les arbres penchés sur l'étroite rivière, ormes, saules, frênes ou chênes orgueilleux, formaient un épais rideau au delà duquel le château d'Or restait invisible. Seules les girouettes des toits dominaient de leurs lances de fer rouillé les branches touffues,

Le château d'Or devait son nom au mortier jaune qui revêtait ses murailles irrégulières. Ce n'était point, à proprement parler, un château, n'ayant ni tours, ni donjon, ni terrasse ; mais sa très grande vétusté le paraît d'une sorte de dignité pauvre et fière. Jamais nom ne fut plus injustement porté que celui de « château d'Or » par cette demeure où depuis plusieurs générations s'abritaient des vies de gêne, sinon de pauvreté. M^{me} de Verrière, qui le tenait des siens, y avait passé tristement ses longues années de veuvage. Sa seule joie, comme aussi son plus cruel tourment, avait été longtemps l'avenir de sa fille Odette, la mère de Brigitte. A moins d'un miracle du ciel, qui viendrait en ce coin perdu de Gascogne découvrir le charme et la beauté d'Odette de Verrière ?

Quelqu'un était venu, pourtant. Ni très jeune, ni très beau, ni très riche, M. Hébert, avocat, dégoûté de ses plaidoiries et ambitionnant un mandat électoral, s'était souvenu que le petit village de Nersac et le château d'Or lui-même, avaient l'honneur d'être le berceau de sa famille. Il n'en restait rien, de cette famille ; bien peu s'en souvenaient. — N'importe, M. Hébert fit choix de ce département et résolut de racheter, si possible, une propriété qui avait appartenu aux siens. Le notaire du canton assurait que la propriétaire du château d'Or, achevant de s'y ruiner, serait certainement heureuse de le vendre. En quoi le notaire se trompait. Quelque étroite que fût leur vie au château d'Or, M^{mes} de Verrière l'aimaient et prétendaient ne point s'en défaire.

M. Hébert demanda, en touriste curieux de choses anciennes, à visiter, s'il se pouvait. Flatées pour leur vieux logis, M^{me} de Verrière et Odette en firent les honneurs de bonne grâce. Si bien que ce ne fut pas du château, sans style et sans confort, que s'éprit l'avocat politicien, mais de la jeune châtelaine. Et quoiqu'il fût veuf depuis plusieurs années, que son fils Georges fût déjà grand, il fit sa demande.

Quelques mois plus tard, sans grande joie mais sans déplaisir, Odette devenait M^{me} Hébert.

Plusieurs années s'écoulèrent avant que M^{me} de Verrière connût l'espoir d'être grand'mère. Le bonheur qu'elle attendait se changea en deuil :

Odette Hébert mourut en donnant le jour à Brigitte.

Jamais M. Hébert ne put pardonner à l'enfant, cause innocente de la mort de sa mère. Ce fut Mme de Verrière qui, reportant sur la petite orpheline toute sa tendresse douloureuse, la recueillit, l'éleva, la fit sienne.

Tandis que le mari d'Odette s'éloignait de Brigitte, son fils Georges gardait à la petite sœur repoussée une tendresse pleine de pitié. La mort de leur père survenant quelques années plus tard, le fit se rapprocher davantage de l'orpheline et de Mme de Verrière.

Celle-ci traitait maternellement le grand frère de Brigitte. Ne serait-il pas quelque jour le seul protecteur de l'enfant ?

Georges ne venait cependant au château d'Or qu'en de courts passages. Il vivait à Paris. La fortune qu'il tenait de sa mère lui permettant d'orienter à son gré sa vie, il s'était voué tout entier aux études qu'il aimait, se reposant de ses travaux par ses voyages. Bien qu'il n'eût point, à proprement parler, de carrière, sa vie ne ressemblait en rien à celle d'un oisif, et longtemps il avait hésité à changer cette existence si bien remplie, à la troubler du moins par la présence d'une femme.

Se sentant pris au charme de Suzanne de Math, Georges Hébert lutta contre elle, contre lui-même, lutte inutile que Suzanne ne soupçonna point.

Maintenant l'irrévocable allait s'accomplir. Suzanne dans quelques jours serait la femme de Georges, et cette pensée dont la jeune fille cherchait à se pénétrer, inquiète de mal démêler sa crainte et sa joie, cette pensée hantait aussi la petite sœur et l'aïeule. Ce soir, dans la douceur de l'heure, les deux femmes songeaient aux mêmes choses. Brigitte, rompant le silence la première, trahit sa pensée par une phrase inachevée.

— Tout de même, dire que dans quelques jours...

Un soupir de sa grand'mère lui répondit. Que serait pour Brigitte cette belle-sœur que Georges allait lui donner ? Ce mariage l'attristait, sans qu'elle pût bien s'expliquer pourquoi. Peut-être avait-elle confusément espéré que Georges, si longtemps réfractaire au mariage, garderait toujours sa liberté afin de la consacrer à sa sœur, de remplacer pour elle plus tard ce père si peu connu... plus tard... quand Brigitte encore une fois se trouverait orpheline.

Mme de Verrière joignit les mains dans une muette prière : « Mon Dieu, conservez-moi pour cette enfant. »

Une enfant, vraiment, cette petite créature qui se redressait d'un bond souple de jeune animal et s'appuyait de nouveau, rieuse et échevelée, contre les genoux de sa grand'mère. Le reflet grave au fond des yeux s'effaçait en cette minute, ce n'était plus que le regard joyeux d'une petite fille.

— Grand'mère, comme ç'aurait été amusant, d'y être, au mariage ! J'aurais quêté...

— Tu regrettes ?

— Non... Vous m'avez dit que si ça me faisait plaisir... beaucoup de plaisir, nous irions... et j'ai refusé.

— Peut-être parce que tu m'as vue lasse à l'avance et effrayée de ce voyage... Je ne suis plus qu'une vieille femme très sauvage ; mais j'ai des regrets quand je pense qu'à cause de moi, tu t'es privée d'assister au mariage de ton frère.

— Bah ! fit Gite gaiement, ce sera pour une autre fois.

— Comment, une autre fois ?

— Je veux dire que plus tard, quand Georges et sa femme seront installés chez eux, nous irons les voir... N'est-ce pas ?

— C'est cela !

Et Mme de Verrière s'efforça de sourire ; mais des larmes montaient dans ses yeux, tandis que l'envahissait en un flot d'amertume la pensée que « plus tard » ce voyage, Brigitte le ferait seule.

Elle se leva, mécontente de subir ainsi des tristesses sans cause réelle.

— Rentrons, dit-elle en détournant son visage, la fraîcheur augmente.

Un mur à hauteur d'appui sur lequel couraient de la glycine, du lierre et des roses, séparait seul des prairies et des champs le vieux jardin au milieu duquel se dressait le château d'Or. La partie de ce jardin sur lequel donnait la façade principale était confiée à la haute direction de Brigitte ; sa capricieuse fantaisie y entretenait un extraordinaire mélange de fleurs, communes pour la plupart, mais vivaces et de couleurs chatoyantes. Il restait là des vestiges de bancs en buis et d'ifs en boule qui, mal dirigés par les ciseaux sans art du maître Jacques du lieu, ne conservaient plus rien de leur rigide élégance.

Tel quel, Gite l'aimait, son vieux jardin, et certain fauteuil de buis, devenu complètement informe, lui paraissait pourtant un endroit merveilleux où il avait toujours fait bon se réfugier jadis avec ses poupées, maintenant avec ses rêves.

Du parc ancien il ne restait que des groupes épars de très beaux arbres enclavés dans des prés ou des champs voisins.

Au centre du petit mur, une grille de bois s'ouvrait sur une large et longue avenue qui allait rejoindre la grand'route au delà des champs.

Assis sur le mur, la tête penchée et la queue frémissante, toujours paré de son ruban bleu dont le nœud glissé sous le cou lui donnait l'air de porter une cravate, Zut guettait l'arrivée de ses maîtresses.

— Attends, Zut, attends, voleur ! lui cria Gite du plus loin qu'elle l'aperçut.

Et, laissant Mme de Verrière, suivie du pacifique Barbichon, aller chercher la barrière, la jeune

filles se mit à courir à travers pré, sautant comme un cabri dans les herbes hautes. S'appuyant à peine d'une main au bord du mur, elle se trouva assise à côté de Zut parmi le lierre et les glycines. Elle reprit son ruban, le repassa en le tendant sur son genou relevé et le noua sur ses cheveux sans hésitation. Comme elle l'avait dit à sa grand-mère : « Les chiens ne lui répugnaient pas ».

— Mademoiselle !... Mademoiselle Brigitte !

Gite fit passer ses pieds par-dessus le mur et se trouva face au château.

Sur le perron élevé de quelques marches qui séparait le seuil du jardin, une vieille femme en tablier de cuisine, coiffée d'un mouchoir à fleurs enserrant ses bandeaux gris, brandissait une lettre.

— Une lettre de M. Georges, mademoiselle, venez vite, insista la vieille.

Mais elle n'avança pas au-devant de la jeune fille. Elle avait connu enfant la mère de Brigitte. C'était pour son cœur dévoué et affectueux un sacrifice aux convenances que de dire : « Mademoiselle » et de ne plus, à tout propos, embrasser à grands bras la jeune fille. Il ne fallait pas lui demander plus d'égards ni de formes. Elle expliqua lorsque Brigitte fut tout près d'elle.

— Jeanitou est allé au canton... il a pris le courrier...

— Il a bien fait... donne vite ! Oui, c'est de Georges...

— J'ai reconnu le papier et puis le cachet... Madame va être contente...

Ce n'était pas bien sûr par indiscretion que Catherine avait fait toutes ces remarques, mais par intérêt pour ses maîtresses et pour jouir d'avance de leur joie en recevant ce message. Elle savait, la brave créature, que ses bonnes intentions ne seraient pas mises en doute : on la connaissait, Dieu merci, depuis le temps !

Elle suivit des yeux la jeune fille qui allait au-devant de M^{me} de Verrière, brandissant la lettre à son tour. Catherine serait bien restée là pour attendre des nouvelles, mais un parfum de brûlé lui rappela ses devoirs et elle retourna précipitamment à ses casseroles.

A la fenêtre de la salle à manger, Annette, la femme de chambre, regardait aussi curieusement cette lettre qui venait du futur marié.

M^{me} de Verrière et Brigitte s'étaient assises sur un banc de pierre au milieu de l'allée principale. Autour d'elles des rosiers en fleurs secouaient dans l'air leurs pétales fanés ; un lis les dominait,

à peine ouvert, superbe et pur. Quelques abeilles attardées bourdonnaient encore.

M^{me} de Verrière ouvrit la lettre de Georges et la tendit à Brigitte.

— Lis-la moi, Gite, il fait déjà bien sombre pour mes pauvres yeux.

Gite lut :

« Chère grand-mère,

« Je ne puis vous dire assez quelle tristesse me cause votre décision. Quoi ? Ni vous, ni ma petite Gite ne serez près de moi le jour de mon mariage ! Je comprends que la fatigue du voyage vous épouvante et que ma sœur ne peut venir seule. J'ai eu la tentation d'aller la chercher, puis j'ai pensé qu'elle ne voudrait pas vous laisser... Malgré mon grand, mon absorbant bonheur, ma pensée ira le cinq au-devant de la vôtre. Je vous sentirai près de moi ce jour-là, chère grand-mère, chère petite Gite... Comme il me tarde de vous présenter ma Suzon ! Vous l'aimerez, j'en suis sûr. Comment ne l'aimerait-on pas ! Elle est toute grâce, toute séduction et tout cœur. Autant que moi, elle a hâte de vous embrasser... Nous avons convenu d'aller passer quelques jours au château d'Or en revenant de notre voyage. Chère grand-mère, vous nous voulez bien, n'est-ce pas ? »

Brigitte interrompit sa lecture par un cri de joie.

— Oh ! grand-mère, quel bonheur ! Que je suis contente !... Il faut arranger la chambre verte... ou la rouge... ou toutes deux !... Elles sont si laides !... Enfin, je veux dire pas bien fraîches. Elle doit être habituée aux jolies choses, M^{lle} de Math... Suzanne... Suzanne !... Ma grande sœur Suzanne... Je l'aimerai bien, moi, je sens cela.

— Achève donc cette lettre, ma chérie.

Mais Annette mettait en branle une grosse cloche au son grave fixée au bord du toit, et dont la chaîne rouillée se balançait près de la porte.

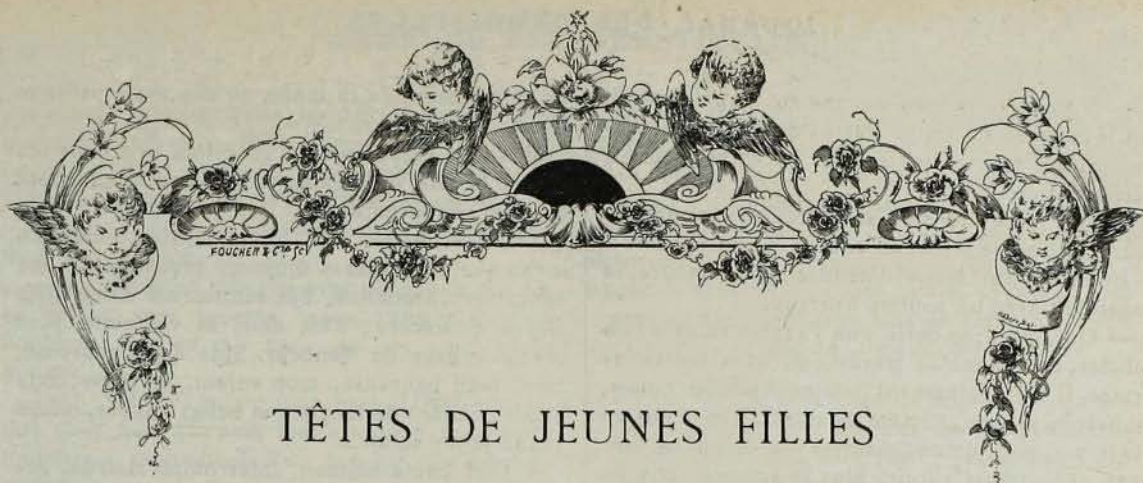
— Rentrons, dit M^{me} de Verrière. Donne-moi la lettre de Georges, nous achèverons de la lire en dinant.

Et Gite la lui rendit, déjà debout, pressée, se proposant de voir le soir même quels embellissements seraient nécessaires pour rendre « possibles » les chambres d'amis.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)





TÊTES DE JEUNES FILLES

UNE délicieuse journée de mai 189..., douce, tiède, parfumée, jetait sur Paris toute la grâce du printemps.

Dans le vaste salon d'un joli hôtel de l'avenue Henri-Martin, tout près du Bois, six personnes se trouvaient réunies, et, chose rare, toutes les six paraissaient également rayonnantes de bonheur et d'intime satisfaction.

C'est que, par ce beau jour de mai, le colonel du génie comte Hector de Lesgor et sa femme célébraient les fiançailles d'Hélène, leur fille chérie, avec Étienne Liomer, fils de leur ami Charles Liomer, l'agent de change si connu et estimé dans le monde parisien.

M. Liomer, ayant perdu sa femme peu après la naissance de leur fils, avait reporté sur l'enfant toutes ses affections.

Le jeune homme, en grandissant, sut apprécier et comprendre le sacrifice de son père, qui ne s'était jamais remarié pour se consacrer entièrement à lui; aussi le chérissait-il avec tout l'emportement de sa généreuse nature. Il en était fier aussi, car M. Liomer, qui avait conservé avec soin ses habitudes de goût et d'élégance, paraissait être vraiment le frère aîné de son fils. Étienne se plaisait parfois à lui donner ce nom, et tous deux s'en amusaient. A les voir ensemble, on eût dit d'excellents camarades dont le plus jeune témoignait à l'autre une affectueuse déférence.

A vingt-quatre ans, Étienne venait de faire les plus heureux débuts dans la carrière d'ingénieur civil des mines, qu'il avait choisie de préférence.

Tout enfants, Hélène et Étienne formaient déjà un couple d'inséparables amis. Ils ne s'étaient jamais quittés complètement, passant ensemble congés et vacances. En grandissant, leur mutuelle affection se transforma tout naturellement en un sentiment plus tendre.

Jeunes, beaux, riches, appartenant à cette élite de la société française qui partout sait se montrer digne du premier rang, l'avenir le plus riant s'ouvrait devant eux; jamais plus charmant couple n'avait uni ses destinées.

Lui, beau cavalier, grand, mince, élégant, avec cette distinction de ton et de manières que donne

une excellente éducation familiale et mondaine, jointe à une haute culture intellectuelle. Il portait sur son visage brun et régulier, et dans ses larges yeux noirs, au regard intelligent et profond, cette expression juvénile et fière qui annonce la force de volonté, l'élan vers toutes les belles illusions de la jeunesse.

Elle, jolie brune à la taille svelte et onduleuse, toute remplie de grâce dans l'éclat de sa dix-neuvième année, avec ses grands yeux d'un bleu sombre comme le saphir, au regard velouté et brillant, voilé de longs cils recourbés.

Élevée par une mère très chrétienne, dans des sentiments de grande simplicité, Hélène de Lesgor portait sa magnifique chevelure brune séparée en deux bandeaux épais naturellement ondulés; repoussés derrière l'oreille rose et petite, ils encadraient de leur masse sombre un visage fin au profil délicieux.

Étendue sur une chaise longue, qu'elle quittait rarement, M^{me} de Lesgor regardait sa fille bien-aimée de ses yeux pensifs et attendris.

Quant au colonel, son mâle visage exprimait aussi la plus vive satisfaction. Ce mariage l'enchantait pour Hélène; il appréciait le mérite d'Étienne, qui ne pouvait que grandir avec les années, et il sympathisait complètement avec son caractère franc, loyal, plein d'initiative et de générosité.

— Je n'ai qu'un regret, qu'un reproche à vous adresser, mon ami, dit-il au jeune homme.

— Un reproche à Étienne! lequel, père? demanda Hélène, déjà fâchée.

Le colonel sourit, et prit un temps pour répondre, amusé de l'indignation naïve qu'exprimait le visage de sa fille.

— Eh! c'est de n'avoir pas choisi la carrière militaire. Quel excellent et quel bel officier vous auriez fait, mon cher garçon!

— Père, Étienne sera toujours supérieur en tout, à tous, partout! Il est le meilleur, le premier, comme le plus beau! s'écria Hélène avec vivacité.

— Comme vous serez aussi toujours la plus charmante et la meilleure, ma chère enfant! dit galamment M. Liomer père.

— Voulez-vous bien ne pas me la gâter ainsi, dit le colonel en riant. Peste ! quelle petite emballée ! qui croirait que cela se cache sous cet air sérieux et doux ?

— Oh ! père ! je suis si heureuse, répondit la jeune fille en se jetant au cou de M. de Lesgor.

Étienne s'était laissé défendre par sa fiancée, la regardant avec un sourire heureux.

— Oui, dit-il, je crois que j'aurais su être bon officier, car j'aime le travail, et, dans toutes les armes, il faut maintenant rudement piocher ; mais, au besoin, je serai, comme les autres, à mon poste ; et il y a plus d'une manière de défendre son pays. Plus nous allons, plus la science nous en trouve de terrifiants moyens.

— Si j'ai exprimé ce regret, mon cher Étienne, je dois ajouter que je suis, d'autre part, extrêmement satisfait de voir que vous êtes un laborieux et que vous tenez à travailler, quand vous pourriez fort bien ne rien faire, comme tant d'autres, ayant avec la fortune de votre femme la belle situation que vous fait votre père.

— Dieu m'en préserve ! répondit Étienne avec vivacité. J'ai toujours eu l'oisiveté en horreur. Que ferait-on de sa vie, si on ne lui donnait un but utile ou noble ? Si l'on ne travaillait pour les siens, pour son pays, dont on a aussi le devoir d'augmenter le patrimoine de gloire, pacifique ou autre ? C'est par chaque effort individuel qu'on forme le faisceau des actions, des volontés, qui arrivent à le faire plus grand, plus généreux, plus puissant pour la paix ou la guerre.

Le visage du colonel exprimait la plus entière approbation, car ces idées étaient absolument les siennes, et il lui plaisait souverainement de les voir partagées par le futur mari de sa fille.

M. Liomer père n'était pas moins heureux de cette union qui comblait tous ses vœux et lui donnait une belle-fille qu'il chérissait dès longtemps.

— J'ai apporté la bague de fiançailles, chère madame, dit le jeune homme à la comtesse de Lesgor, me permettez-vous de l'offrir à Hélène ?

— Oui, mon cher Étienne, je suis trop heureuse de confier ma fille chérie à un protecteur aussi sûr, aussi aimant. Enchaînez-la donc ! ajouta-t-elle en souriant doucement, avec un peu de tristesse aussi en songeant à la séparation.

Il ouvrit un petit écrin et présenta la bague à Hélène, avec un regard tout chargé de tendresse.

— Oh ! quelle est jolie ! dit la jeune fille, ravie.

Étienne prit l'anneau d'or qui portait une perle d'un merveilleux orient entourée de trois diamants blancs d'une eau parfaite, et le passa à l'index de la main gauche de sa fiancée ; car, dans sa famille, on conservait cette ancienne coutume de placer la bague des fiançailles à ce doigt, et non à l'annulaire, qui porte seul l'anneau nuptial.

— Regardez, mère, dit Hélène en s'agenouillant près de la chaise longue et faisant briller la bague

au mouvement de sa main, qu'elle avait petite et fine.

M^{me} de Lesgor regarda le bijou, prit dans ses mains la tête de sa fille et la baisa longuement avec un soupir en disant :

— Fille chérie, moi aussi je t'ai donné un joyau que tu garderas toujours pieusement : une éducation chrétienne, des sentiments d'une piété élevée et sincère ; c'est dans la vie notre plus précieux gage de bonheur. Sois donc heureuse, bien, bien heureuse, mon enfant, et porte cette bague pendant de longues et belles années, même quand je n'y serai...

— Oh ! chère maman, interrompit Hélène, répondant à la pensée de sa mère, qu'elle connaissait bien, oh ! chère maman, vous guérirez et vous me verrez heureuse longtemps, toujours.

— Allons, allons ! dit le colonel qui n'aimait pas que l'on s'attristât, Étienne, mon ami, donnez le bras à Hélène et promenez-vous tous deux dans le salon, qu'on vous voie ensemble. C'est votre droit, mes enfants, ajouta-t-il avec un bon sourire.

— Un instant ! dit M. Charles Liomer, j'ai aussi un petit souvenir à offrir à ma chère belle-fille en mémoire de cette date heureuse pour nous tous.

— Oh ! qu'est-ce ? dit celle-ci, toute curieuse.

— De simples petits charbons, répondit-il en riant, et il tendit l'écrin, lui laissant le plaisir de la surprise.

— Mais vous me gâtez trop, cher second père, s'écria Hélène, éblouie, regardant, enchantée, les deux énormes brillants en boutons d'oreilles d'un éclat incomparable.

— Hein ? dit le colonel avec bonhomie, comme les filles d'Eve aiment ces petits cailloux ! Liomer, vous faites des folies.

— N'est-ce pas un simple devoir envers les belles Hélènes de tous les temps, répondit-il sur le même ton.

Et tous deux se mirent à causer avec M^{me} de Lesgor, laissant les jeunes gens libres de se parler dans une douce intimité.

Obéissant avec empressement à l'invitation du colonel, Étienne avait passé le bras d'Hélène sous le sien, et tous deux marchaient lentement dans la vaste pièce, leurs cœurs si remplis de bonheur et d'intime ravissement qu'ils ne savaient trouver aucune parole pour l'exprimer.

— Liomer ? dit à demi-voix le colonel, regardez-les ; sont-ils gentils tous les deux ? Est-ce beau, la jeunesse ! Anna ! ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, nous avons pourtant été comme ça, un jour, nous aussi.

Et tous deux échangèrent un regard affectueux en se rappelant leurs belles années de bonheur et de jeunesse, qui, maintenant, devenaient le partage de l'enfant chérie, élevée avec tant d'amour et de sollicitude dans les plus solides principes de religion, de piété filiale.

Pendant ce temps, à l'extrémité du salon, près

des grands palmiers verts, les deux fiancés se parlaient à demi-voix. Hélène regardait encore sa bague, et, d'un mouvement spontané et plein de grâce, la portait à ses lèvres. Liomer sourit.

— C'est le premier anneau de la chaîne qui vous lie à moi, Hélène.

— Oui, Étienne, dit-elle avec un peu de malice, en levant vers lui ses beaux yeux pleins de bonheur, oui, je sais bien que me voici votre esclave...

— Ah ! vous savez trop bien, mon Hélène adorée, que c'est moi qui suis tout à vous, à vous pour toujours... répondit-il d'un ton plein d'émotion contenue.

— Et moi, je suis vôtre à jamais, Étienne. Rien, jamais, ne fera cesser tout ce que mon cœur éprouve pour vous.

La vie, riante et belle, la vie sans épines et sans craintes, leur promettait tout un avenir de bonheur.

Qui aurait pu le troubler ? N'avaient-ils pas, heureux privilégiés, tout ce qui assure l'existence douce et facile : la jeunesse, la fortune, la beauté, la sincérité et la force d'une affection partagée ?

Non, rien, aucun nuage ne pouvait venir troubler le parfait azur de leur ciel.

Étienne allait partir pour un très court voyage, afin de régler quelques intérêts et de se préparer une situation excellente, qu'il désirait vivement, dans une compagnie minière.

A son retour, on fixerait la date du mariage. Pendant ce temps, Hélène et sa mère s'occuperaient du trousseau, pour user le temps. Et puis Dame Rose les aiderait pour tous les préparatifs. Étienne aurait désiré un mariage sans bruit et sans pompe, mais les deux pères voulaient, au contraire, entourer la cérémonie de tout l'éclat possible.

Dame Rose, c'était la sixième personne que l'union d'Hélène avec Étienne Liomer enchantait, en l'attristant aussi quelque peu.

Veuve d'un lieutenant sans aucune fortune, restée sans famille ni ressources, les Lesgor l'avaient prise chez eux. Elle avait élevé Hélène et la tutoyait ; jamais elle ne l'avait quittée ; son horizon, sa vie, c'était Hélène, qu'elle entourait de soins silencieux et touchants.

Quelqu'un demandait un jour à celle-ci ce que faisait Dame Rose dans la maison ?

— Rien. Elle m'aime, avait-elle répondu ingénument.

* *

Peu de temps après les heureuses fiançailles de la jeune fille, une nouvelle terrible éclatait comme un coup de foudre et répandait la stupeur dans la famille de Lesgor et parmi tous les amis de l'agent de change. M. Charles Liomer, à la suite d'un coup trop hardi tenté à la Bourse, était brusquement exécuté, en fuite, ruiné, déshonoré.

Cette catastrophe financière bouleversait soudain la vie, les espérances d'Étienne, et le plongeait dans la plus cruelle, la plus douloureuse situation, car elle lui apportait, outre la ruine, cette immense douleur de voir disparaître dans cet effondrement total ce père excellent qu'il adorait. Il apprit le désastre au cours de son voyage et resta d'abord atterré, puis il se hâta de revenir à Paris, où il trouva ce mot de la main de son père :

« Cher fils, je suis forcé de disparaître, en présence de ma ruine totale et des suites terribles qu'elle entraîne... Mon regret peut-être le plus cruel est de te quitter ainsi... Garde-moi ton affection... j'ai la tête perdue... adieu... adieu... »

Père, fiancée, fortune, avenir, Étienne perdait tout à la fois, car l'affaire eut un retentissement énorme. Le coup le plus cruel peut-être, le coup qui acheva d'accabler le jeune homme, fut la lettre qu'il reçut du colonel de Lesgor, à peine était-il de retour :

« Mon cher Étienne,

« Malgré toute l'affection, toute l'estime que j'ai, que nous avons tous les trois pour vous, il n'est plus possible maintenant... après le malheureux événement qui nous afflige si douloureusement, il n'est plus possible de songer au mariage qui devait unir nos deux familles.

« Vous devez le comprendre, mon ami. Cette rupture est forcée, je la dois au nom des Lesgor, resté jusqu'à ce jour pur de toute tache.

« Ma fille doit accepter cette rupture. Ma femme et moi, nous sommes d'accord à ce sujet.

« Croyez, mon cher Étienne, qu'il m'en coûte de prendre une pareille résolution. Je le regrette. Mais il le faut.

« Adieu, mon ami ; adieu pour nous trois.

« Votre tout dévoué,

« COLONEL HECTOR DE LESGOR. »

Liomer resta atterré. Dans la simplicité, la droiture de son cœur, l'idée qu'il dût porter à ce point la peine de la faute de son père ne lui était pas même venue.

Il avait seulement pensé que son mariage serait retardé par la nécessité de se créer une situation solide. Et voici qu'après un engagement si formel... oublieux de la longue amitié qui unissait déjà les deux familles, et surtout, oh surtout ! sachant l'affection ancienne et profonde qui liait son cœur à celui d'Hélène, ce père, esclave de l'inflexible loi de l'honneur, venait brutalement rompre un mariage qui était pour lui, Étienne, l'essence même du bonheur, et pour sa fiancée, la joie la plus pure que puisse éprouver un cœur de jeune fille, la joie immense d'être unie à celui qu'elle aime, qui mérite sa tendresse, et qu'elle reçoit de la main même de ses parents.

Dans un moment de désespoir profond, Étienne eut pour son père un éclair de haine, aussitôt dompté, car, après Hélène, il n'avait rien tant aimé que ce père si bon, ce père qui avait tant sacrifié pour l'élever, et n'avait désiré et cherché obstinément la fortune que pour son fils. Par quelles circonstances fatales, par quelle erreur cruelle cet homme, jusque-là si estimé, s'était-il laissé entraîner dans cet abîme de malheur et de déshonneur ? Et... qu'était-il devenu ?

Debout au milieu de sa chambre, Étienne demeurait immobile, froissant dans sa main la lettre de M. de Lesgor.

Mais il avait dans le caractère autant de décision que de volonté. Revenant de sa stupeur première, il s'assit à son bureau et traça ces lignes d'une main qu'il voulait rendre ferme :

« Ma chère Hélène,

« Votre père m'informe que le malheur cruel
« qui vient de me frapper l'oblige à rompre notre
« mariage, et que vous devez accepter cette rup-
« ture.

« Je dois m'incliner devant sa volonté.

« Reprenez donc votre entière liberté.

« Je m'efforcerai de vous oublier.

« ÉTIENNE. »

Il plaça la lettre dans une enveloppe et mit dessus :

*Comtesse de Lesgor,
avenue Henri-Martin,
Paris.*

Car il ne voulait point l'adresser directement à la jeune fille, par un scrupule de délicatesse, ni à son père, par un sentiment d'amère rancune.

Mademoiselle de Lesgor, elle aussi, resta atterrée à la nouvelle de la chute de l'agent de change, mais, dans sa candeur généreuse, elle n'avait d'abord pensé qu'au chagrin d'Étienne, et nullement songé que leur mariage pût en être brisé.

La rupture, si nettement formulée à Liomer par le colonel, ne fut pas facilement acceptée par sa femme et sa fille. Au rebours de ce qui existe dans la plupart des ménages d'officiers, ici le mari était le maître absolu, quoique affectueux et bon. Quand le colonel annonça sa résolution à sa femme, aussitôt connues la fuite et la déconfiture de M. Charles Liomer, celle-ci, très douce et très soumise à son mari, protesta faiblement.

— Il le faut, ma chère amie, vous devriez comprendre cela tout de suite. Ici, l'honneur avant les sentiments. Je ne transige pas là-dessus. Certes, c'est regrettable ! Mais le nom des Lesgor est sans tache ; tant que je vivrai, il restera pur. Allez, ma chère amie, allez prévenir votre fille ; ce soin vous regarde.

— Moi ! dit-elle, suppliante, oh, non, mon ami... Jamais je n'en aurai le courage, je suis aussi trop souffrante ! J'ai le cœur trop malade... ma pauvre Hélène, elle en mourra !

— Eh non ! ces choses-là causent du chagrin, c'est certain, mais à dix-neuf ans, on n'en meurt pas. Croyez-vous que cela ne m'en fasse pas, à moi, et un très grand ? Allons, il faut en finir. Appelez Hélène, et dites-lui.

— Non, non ! cria la pauvre femme en fondant en larmes.

Très ennuyé, le pauvre colonel, qui s'était raidi pour prendre la pénible décision qu'il croyait juste et prudente, avait compté que sa femme lui éviterait le chagrin de la signifier à sa fille, qu'il aimait si chèrement. Son Hélène ! il était fier de sa beauté, de sa grâce, de ce charme délicat dont il subissait tout le premier l'attrait si doux.

A ce moment, Hélène entra ; elle vit sa mère en larmes, et son père debout, la figure contractée.

— Hélène, dit-il en maîtrisant son émotion, mon enfant... du courage... du courage... Tu sais que M. Charles Liomer est en fuite, perdu, déshonoré, et que, par conséquent, ton mariage avec son fils...

Immobile, pâlisante, elle le regarda et comprit tout. Elle tomba sur la poitrine de son père, en criant faiblement :

— Ah ! père ! cher père !... c'est trop dur... non... non ! je vous en supplie...

— Ma pauvre enfant, il faut te résigner... que tes sentiments religieux te soutiennent dans cette cruelle épreuve ! dit la mère dans un sanglot.

— Voyons, voyons, Hélène, reprit le père, tu dois bien comprendre que la situation est changée. Notre nom... le nom de la famille... Tu es une Lesgor !

Hélène, secouée par un spasme violent, ne disait rien, ne versait pas une larme. Ah ! qu'il eût préféré lui voir une révolte, une colère, avec des mots exaltés, le pauvre colonel ! Cela l'eût excité ; il aurait pu se fâcher, exercer son autorité, puis il aurait laissé la jeune fille à sa mère et aurait ainsi exécuté une retraite honorable. Mais non, il n'y fallait pas songer ; au contraire, il se sentait bouleversé, attendri, et eût mille fois préféré se trouver exposé au feu le plus terrible, que de sentir ainsi sa fille chérie évanouie sur sa poitrine. Effrayé, il la prit dans ses bras et la posa sur la chaise longue de sa femme, où elle resta longtemps avant de revenir à elle.

Après avoir écrit sa lettre, le jeune Liomer, sombre et bouleversé, mit ses papiers en ordre, bourra une grande malle d'effets et compta le peu d'argent qui lui restait de ses derniers travaux.

Il se rendit alors chez M^e Alcide Bouchenu, l'avoué de la famille, auquel il donna certaines

instructions qui lui causèrent un profond étonnement.

— Et... vous n'avez aucune nouvelle? questionna-t-il discrètement.

— De mon père? Aucune, depuis le mot qu'il m'a laissé. J'ignore s'il est mort ou vivant.

Etienne Liomer partit sans revoir personne, sans dire où il allait.

* * *

Plusieurs années après ces événements, un groupe de cinq personnes se trouvait sur le quai de la gare d'Orléans, à Paris, au milieu de la foule des voyageurs pressés de monter dans l'express de Nantes. Toutes les cinq demeuraient devant la portière d'un coupé de première classe portant l'étiquette « réservé ». Elles causaient en attendant le départ du train. Une femme encore belle, mais que la souffrance avait vieillie plus que les années, s'appuyait au bras d'un homme de haute mine, visiblement un officier en civil, de visage altier, aux cheveux grisonnant, à la bouche sévère sous la moustache drue, noire encore.

À côté se tenaient deux jeunes filles, fort élégantes dans leur simple costume de voyage, tout pareil, en léger drap gris-argent, la veste courte ouvrant sur un gilet blanc à boutons d'or mat. Ce n'étaient pourtant point deux sœurs, car rien ne paraissait plus dissemblable que leurs personnes et leurs visages. La plus petite, rose, toute mignonne, avait coiffé l'auréole légère de ses cheveux blond-cendré d'un canotier de paille blanche cerné d'un ruban rose pâle; trois petites plumes de flamant roses piquées de côté achevaient de donner à sa physionomie fine et gaie un air drôlet tout charmant. Dans ses joues fraîches, le moindre sourire dessinait de gentilles fossettes. Certes, on ne pouvait dire : « Voilà une jolie personne. » Mais on ne se serait jamais lassé de regarder cette figure mobile, intelligente, ces yeux bleus purs et malins, où se reflètent les moindres impressions. Assurément, elle possédait un grain de coquetterie, car elle avait encore trouvé moyen d'égayer la sévérité du costume-tailleur en fourrant une touffe de roses pompon entre les boutons de son gilet.

L'autre jeune fille, grande et svelte, souple comme une liane dans ses moindres mouvements, était très brune de cheveux, avec un teint d'une blancheur éblouissante; le regard très doux de ses grands yeux bleu saphir exprimait quelque chose de profond, d'infiniment triste et tendre. Pas une fleur ne venait rompre les lignes nettes de son galbe élégant, et son chapeau, pareil à celui de sa compagne, entouré d'un étroit ruban gris pâle, se posait simplement sur les épais bandeaux bouffants encadrant un profil d'une finesse délicieuse; la bouche un peu grande, aux lèvres carminées, s'entr'ouvrait rarement pour sourire.

Mais elle aussi exprimait cette grâce féminine qui charme plus encore que la beauté.

Un peu en arrière, se tenait une femme aux cheveux gris, au visage calme et impassible, très simplement mise. Bien qu'elle tînt avec soin les deux petits sacs à main des jeunes voyageuses, on devinait de suite qu'elle était mieux qu'une femme de chambre.

Près du groupe, et dès son arrivée, un voyageur passait et repassait avec vivacité, paraissant surveiller la portière de son compartiment, à côté du coupé réservé; mais il surveillait encore autre chose. Brun châtain, de taille moyenne et bien prise, vêtu avec recherche, il promenait autour de lui le regard incisif et observateur de ses yeux noirs et brillants. Sa bouche, grande et bien ouverte, dénotait l'habitude de la parole et aussi une certaine ironie.

Tout en lui, son pas net et relevé, son geste vif et dominateur en indiquant au facteur la place de sa valise, révélait une volonté ferme et décidée.

Il arpentait le quai, allant et venant dans le voisinage des deux jeunes filles, ne cherchant nullement à dissimuler le plaisir qu'il éprouvait à les regarder. Mais si la brune n'avait fait aucune attention à ce manège, en revanche, la petite blonde n'en avait rien perdu; un sourire coquet creusait ses fossettes.

— Messieurs les voyageurs pour Tours, Angers, Nantes et Saint-Nazaire, en voiture, en voiture! cria l'employé nasilleux en claquant les portières.

— Adieu, chère fille, dit alors le monsieur âgé, en serrant les mains de la jeune brune, écris-nous! beaucoup.

— Oui, ne nous laisse pas longtemps sans nouvelles, Hélène, ajouta la mère, pendant ces six longues semaines de séparation. Mademoiselle Aliette, ayez bien soin de votre amie.

— Quant à vous, Dame Rose, dit le père en s'adressant à la personne qui accompagnait les jeunes filles, n'oubliez pas la consigne: bulletins de santé, et ne pas quitter notre fille d'une ligne.

— Oui, colonel, répond brièvement Dame Rose, la personne la plus silencieuse du monde.

Cependant les jeunes filles montent dans le coupé, sous le regard amusé, un peu curieux, du jeune homme. Lui-même grimpe lestement dans le compartiment des premières contigu au coupé réservé.

Le train roule, et, tant qu'ils le peuvent, le colonel de Lesgor et sa femme répondent de la main au petit mouchoir blanc qu'Hélène agite à la portière.

Dame Rose s'est blottie dans l'angle opposé du coupé; elle n'est pas gênante, Dame Rose, elle remue peu et ne parle que pour répondre. Mais son bon regard affectueux couvre Hélène et cherche à prévenir son moindre désir.

Aussi les parents de la jeune fille savent bien

que personne ne saurait veiller plus fidèlement sur elle. Dame Rose fait partie de la famille; elle n'ignore rien de ce qui s'y passe, mais elle est la sûreté, la discrétion même.

..

Les deux jeunes filles sont assises côte à côte, et le train commence à les emporter dans son bercement vertigineux. Elles ne se disent rien encore, tout entières à des pensées bien différentes.

Les fortifications dépassées, Paris glisse à l'horizon. L'immense tas de pierres semble fuir sous sa coupole de fumée; il va disparaître... quand la voyageuse blonde se penche vivement à la portière et envoie de sa petite main vers la ville embrumée une poignée de baisers.

— Eh ! pour qui, Aliette, cette tendre commission ? dit Hélène en souriant doucement.

— Mais pour Paris, pour mon cher Paris ! Adieu, adieu, ô toi que j'adore et où je ne vivrai jamais, hélas ! six fois hélas ! s'écria Aliette avec un accent de regret exalté.

— Adieu, Paris, bruyant Paris, où l'on vit dans la fièvre et dans le chagrin.

— Dans la fièvre de vie, de plaisirs, de fêtes, de mouvement, brillant Paris !

« C'est là que je voudrais vivre ! » ajouta-t-elle en soupirant l'air de *Mignon*. Et là, on ne s'ennuie jamais !

— Tu t'ennuies donc, chez ta tante ?

Avec une expression toute soucieuse, Aliette leva sur son amie le regard limpide de ses yeux clairs.

— Moi ? mais c'est moi qui ai suggéré à notre bon docteur de m'envoyer à Paris pour suivre un traitement par l'électricité chez le fameux docteur Dougeval. Mais il le fallait, absolument, pour ma petite santé, comprends-tu ? J'étais d'une nervosité inquiétante. Je t'expliquerai... Bénis soient tes adorables parents, pour t'avoir permis de me rendre tout de suite ma visite d'un mois chez eux, en te laissant venir chez ma tante, M^{me} veuve Elise Mathay, née de Brigné. Quelle trêve bénie dans ma pauvre existence de provinciale de dix-neuf ans, huit mois et six jours ! Mais, ajouta la jeune fille en soupirant, il me faut remettre ma tête dans le collier ! Avec toi, Hélène, il sera de velours.

— Je te croyais si heureuse près de ta tante ?

— Oui-dà ! On s' imagine cela, parce que je suis trop fière pour jamais me plaindre. Nous n'avons guère eu le temps de causer intimement pendant mon séjour près de toi ; tu voulais toujours me distraire, m'amuser, en me voyant si emportée par le charme de cette délicieuse vie de Paris. J'y ai trouvé tant de choses attachantes pour moi, qui ne connaissais que mon clocher d'Anjou. Non, je n'y veux plus penser, cela me rend trop triste, et je n'aime guère la tristesse. Je suis un oiseau

chanteur et babillard, et je n'ai rien du saule pleureur.

— Tu te serais bien vite lassée de cette vie factice ; elle cache aussi bien des souffrances, dit Hélène tristement.

— Mais non ! je ne m'en fatiguerais pas, parce que j'aime justement tout ce dont cette vie est faite. J'arrangerais mon existence avec un mélange de devoirs de famille, de plaisirs du monde, des jouissances de l'art et de l'intelligence. Il y aurait de tout, mélange exquis, assaisonné d'amitiés choisies. Et puis, je serais libre !

— Mais tu n'es pas esclave chez ta tante ! Elle te gêne, et fait tout ce que tu veux ?

— Ouais ! mes quatre volontés, s'il en reste, après la sienne, qui domine tout. C'est elle qui a écrit toutes ces... non-vérités à ta chère mère. Mais il faut ajouter qu'elle est de très bonne foi, ma chère tante.

— Enfin, tu n'es pas malheureuse, j'espère ?

— Non, pas précisément, mais... Voici la situation en trois mots. Tu sais que j'avais dix ans quand j'ai perdu mes parents ; mon père, M. de Brigné, frère de ma tante, ne m'a absolument rien laissé. Alors, ma tante m'a recueillie, mise au couvent où tu as été ma petite mère, Hélène, pendant trois jolies années, les plus douces de ma vie.

— Tu étais si mignonne, si intelligente et affectueuse !

— Je n'ai pas trouvé le bon placement de tous ces dons chez ma tante.

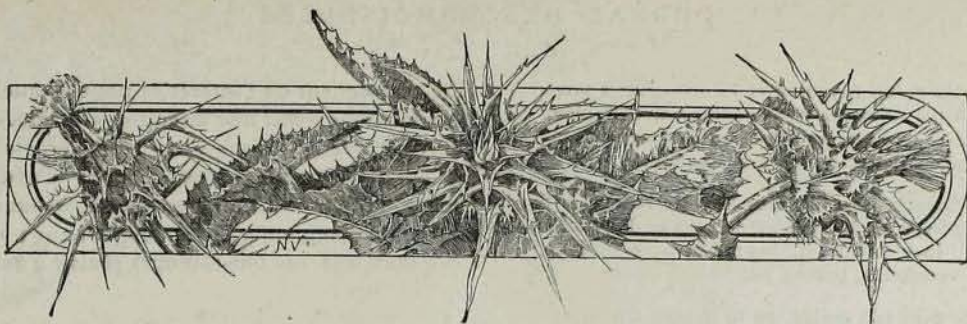
— Elle est très riche, m'a-t-on dit, elle t'aime et tu es sa seule héritière. Ton avenir est donc assuré.

— Oh ! elle m'aime... à sa manière, qui n'est pas la mienne. Doit-on jamais compter sur un héritage ? Mais je suis à coup sûr celle de ses bonnes œuvres où sa vanité trouve à étaler sa richesse et son orgueil. Oh ! pas un mot, Hélène. Laisse-moi une bonne fois dire tout ce qui m'étauft depuis cinq ans que je suis « la chose de ma tante ». Surtout, ne me crois pas ingrate. Va ! sous mon apparente frivolité, je suis devenue très réfléchie. Je vois les choses comme elles sont. Je suis pour ma tante une gentille poupée qu'elle habille avec luxe et qui lui fait honneur. J'avoue très franchement que je ne déteste pas le luxe et la toilette ; c'est mon point faible, j'en conviens. J'aurais grand plaisir à être bien mise, si ma tante ne me faisait à chaque instant sentir que c'est à sa seule munificence que je dois être l'une des jeunes filles les plus élégantes d'Angers.

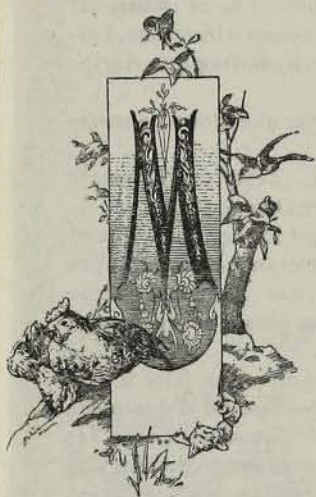
— Elle te reproche ses cadeaux ? Oh ! ce n'est pas généreux !

PIERRE DE GAMOND.

(La suite au prochain numéro.)



CAUSERIE DE QUINZAINE



INUIT sonne !

— Toc-toc.

— Qui va là ?

— C'est moi, l'année nouvelle, j'arrive comme la bouquetière de la vieille romance, « les mains pleines de roses », de roses, vous entendez bien, chères enfants, je vous apporte des fleurs brillantes, au doux parfum, mais prenez garde aux épines qui pourraient blesser vos cœurs et vos mains.

Une année nouvelle, chères amies, quelle chose mystérieuse et troublante ! c'est la fée qui cache, dans le pli relevé de sa robe, ce que nous espérons ou ce que nous craignons. Qu'allons-nous rencontrer à ce tournant de la vie ? Il nous met en mémoire ces plaques indicatrices de l'Union Vélocipédique de France : « Attention, virage dangereux ! » Mais on ne mène pas son existence comme sa bicyclette ; bon gré, mal gré, il faut avancer toujours, et le mieux, à vos âges, est de ne pas trop prévoir et de se fier à la Providence personnifiée dans les douces tendresses qui vous ont jusqu'ici aidées et guidées.

En ces jours de fêtes et de réunions intimes, notre pensée va surtout, chères lectrices, à celles d'entre vous que les circonstances ont isolées à l'époque de la vie où le soutien est si nécessaire, et d'un cœur bien affectueux, nous leur souhaitons que cette année peuple leur solitude en remplaçant par de nouveaux liens les aimés disparus. A toutes, d'ailleurs, l'amie du journal envoie ses vœux, heureuse quand vos lettres lui disent qu'elle est *quelqu'un* dans vos vies, et que l'inconnue n'est pas une étrangère ; dites-le aux nouvelles recrues que vous nous avez faites par votre aimable empressement à remplir nos listes. Nous aimons à souhaiter la bienvenue en cette première causerie de l'année.

Avec sa verve coutumière, votre aimable courriériste du 15 vous a dépeint l'enthousiaste réception faite par Paris au président Krüger ; nous n'y revenons que pour vous souligner le rôle de la femme dans cet exode du vieux président et le geste gracieux et touchant de la jeune reine de Hollande, mettant un de ses navires de guerre à la disposition du pèlerin du patriotisme, puis, la première, lui souhaitant la bienvenue à son arrivée dans la vieille Europe ; il me semble que nous pouvons toutes en avoir une certaine fierté.

Un roman anglais, qui eut un grand succès il y a quelques années, a dépeint le charme de certaines rencontres rapides et fugitives et le sillon qu'elles laissent après elles. Le titre était : *Vaisseaux se croisant dans la nuit* ; ce fut, au contraire, par une belle matinée de printemps que la petite reine nous est apparue il y a quelques années.

Une victoria sortait au pas de l'hôtel Continental, rue de Rivoli ; à l'intérieur, se trouvaient une femme d'un âge mûr et une jeune fille, presque une enfant ; sa taille svelte se dessinait dans une jaquette beige ; un chapeau à grandes plumes noires couvrait ses blonds cheveux. Aucun appareil ne désignait les voyageuses aux passants assez nombreux, malgré l'heure matinale.

Quelqu'un dit :

— Ce sont les reines de Hollande.

Aussitôt, tous se découvrirent, les deux femmes saluèrent et le charme du sourire de la plus jeune nous laissa ineffaçable le souvenir de la gracieuse souveraine de quatorze ans ; aussi ne pouvons-nous résister au désir de partager avec vous, chères amies, le plaisir ému que nous ont causé les vers que le poète Jean Rameau a adressés à la reine Wilhelmine :

O reine de vingt ans, majesté frêle et blonde,
Pouvant régner sans sceptre et vaincre sans combats,
Votre étoile vous fit reine des Pays-Bas,
Votre auguste beauté vous fait reine du monde.

Vous n'aviez qu'un royaume et l'Europe est à vous ;
Partout où bat un cœur vous mettez votre empire,
Chaque désespéré qui souffre et qui soupire
Se sent votre sujet et tombe à vos genoux.

Vous seule, entre les rois, fîtes le geste mâle ;
Vous seule avez tendu vos mains vers la douleur,
Comme un rosier soutient, de ses rameaux en fleur,
Un chêne vermoulu, touché par la mort pâle.

Vous seule avez fait croire, en ce monde trop vieux
Où les anges plaintifs sont chassés par les bêtes,
Que le Dieu juste et bon plane encore sur nos têtes,
Et, sans votre sourire, on eût douté des cieux !

Qu'ajouter à ces lignes ailées ? rien assurément,
et cependant, au début de ce mois qui va l'unir à
celui qu'elle a choisi, toute femme doit envoyer
respectueusement des vœux de bonheur à la jeune
reine, la remerciant d'aimer la paix et d'avoir
protégé l'illustre vaincu.

Il y a beau jour, chères amies, que votre journal
vous offre un calendrier le 1^{er} janvier, et nous
ne doutons pas que, malgré la concurrence, cette
année encore, vous ne réserviez une place de choix
à celui qui accompagne ce numéro ; cependant,
combien n'en avez-vous pas reçu déjà ? Décidément
les cartes de Noël et les calendriers illustrés
prennent désormais rang dans les cadeaux obliga-
toires.

— Qu'inventera-t-on encore pour faire dépenser
de l'argent ? murmurent les grand'mères qui se
réservent pour les choses sérieuses et trouvent que
tous ces menus cadeaux ne riment à rien et sont
du gaspillage.

Nous ne sommes pas de leur avis et apprécions
beaucoup ces œuvres d'art et de littérature qu'on
nous offre sous le nom de calendriers. L'art, c'est
la fine enluminure, la petite scène bien enlevée,
la figurine élégamment posée ; quant à la littéra-
ture, on en prend un peu partout, soit des poésies
signées de noms illustres, soit quelques lignes
d'un moraliste ou l'axiome d'un penseur ; cette
forme concise nous paraît la meilleure. Quelques
jeunes filles peignent et écrivent elles-mêmes les
calendriers destinés à leurs amies, d'après les
goûts de celles-ci, et impriment ainsi un cachet
bien personnel à leur don. Vous savez, du reste,
que nous donnons toujours ce conseil à celles
de vous qui nous consultent pour les petits ca-
deaux qu'elles désirent offrir aux personnes qui

leur témoignent de l'intérêt et pour lesquelles el-
les souhaitent avoir une attention aimable. — Gar-
dez-vous, leur disons-nous, des objets qu'on
trouve dans le commerce. Tâchez d'avoir une
pensée inédite ou, tout au moins, donnez une
empreinte originale à l'idée déjà connue ; un ca-
deau ainsi exécuté fait toujours plaisir à recevoir.

Les débuts de Mme Segond-Weber à la Comédie-
Française, hospitalisée au théâtre Sarah-Bernhardt,
ont été un véritable événement artistique ; la
grande artiste a commencé par le rôle de Dona
Sol dans *Hernani*, mais on nous la promet dans
les grandes héroïnes classiques et nous la verrons
personnifier tour à tour la jalouse Hermione, l'ar-
dente Roxane et peut-être aussi la tragique Agrip-
pine.

Ne faites pas la petite moue que nous connais-
sons bien en disant :

— Les pièces classiques, c'est suprêmement
ennuyeux, autant vaut rester chez soi !

Peut-être, si elles sont mal jouées, mais quand
elles sont interprétées par de grands artistes, soyez
sûres que l'émotion n'est pas moindre qu'aux
pièces modernes et qu'on est plus fier de la res-
sentir.

Il nous souvient d'une conférence faite à l'O-
déon par feu Sarcey ; il devait parler d'une pièce
de Corneille et, pressentant l'indifférence de ses
auditeurs, il transposa toute la tragédie, déclara
qu'il rendait compte d'une première représentation
et, abandonnant les noms antiques, nous montra
l'éternelle humanité des personnages, leurs luttes
qui pouvaient être nôtres, leurs chutes dont nous
étions menacés et leurs victoires que nous pou-
vions remporter ; puis élargissant le débat, il nous
fit voir, de nos jours, Chimène encore partagée
entre son père et son fiancé, Hermione délaissée
et jalouse, Pauline luttant contre un amour qui a
cessé d'être permis et recevant par la foi la récom-
pense de son attachement au devoir. Croyez-moi,
chères amies, cherchez ainsi dans la pièce classi-
que le fond qui demeure, dépouillez-la de ce qui
date et vous passerez une soirée délicieuse, surtout
si les interprètes sont de grands artistes ; c'est ce
que je vous souhaite pour finir comme j'ai com-
mencé, en vous envoyant un vœu.

EDMÉE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.